

## Sommaire

### Essai

Alberto & Elisa BENZONI : *La storia con i se* chroniqué par Eric Vial 3

### Essai

Simon BRÉAN : *La Science-Fiction en France* chroniqué par Pascal J. Thomas 6

### Fantastique

S.G. BROWNE : *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour*  
chroniqué par Philippe Paygnard 8

### Science-Fiction

Serge BRUSSOLO : *Trajets et itinéraires de la mémoire*  
chroniqué par Noé Gaillard 9

### Science-Fiction

Jean-Christophe CHAUMETTE : *Le Niwaâd* chroniqué par Noé Gaillard 10

### Science-Fiction

Greg EGAN : *Zendegi* chroniqué par Pascal J. Thomas 11

### Fantastique

Anders FAGER : *Les Furies de Borås* chroniqué par Philippe Paygnard 12

### Science-Fiction

Laurent GENEFORT : *Les Vaisseaux d'Omale* chroniqué par Eric Vial 13

### Science-Fiction

Johan HELIOT : *Françatome* chroniqué par Pascal J. Thomas 14

### Fantastique

Joe HILL : *NOSFERA2* chroniqué par Philippe Paygnard 16

### Fantastique

Joe HILL & Stephen KING : *Plein Gaz* chroniqué par Philippe Paygnard 17

### Science-Fiction

Stephen KING : *22/11/63* chroniqué par Philippe Paygnard 18

### Fantastique

Stephen KING : *Docteur Sleep* chroniqué par Philippe Paygnard 19

### Science-Fiction

Sylvie LAINÉ : *L'Opéra de Shaya* chroniqué par Pascal J. Thomas 20

### Science-Fiction

Hannu RAJANIEMI : *The Quantum Thief* chroniqué par Pascal J. Thomas 22

### Fantastique

Anna STAROBINETS : *Je suis la reine et autres histoires inquiétantes*  
chroniqué par Philippe Paygnard 24

### Fantastique

Kôji SUZUKI : *Sadako* chroniqué par Philippe Paygnard 25

### Fantasy

Jo WALTON : *Among Others* chroniqué par Pascal J. Thomas 26

### Essai

1940 *Et si la France avait continué la guerre... Essai d'alternative historique*  
dirigé par Jacques SAPIR, Franck STORA, Loïc MAHÉ  
chroniqué par Eric Vial 28

## Editorial

### *Décès*

Ça ne m'était jamais arrivé, mais il fallait bien. Une enveloppe contenant un exemplaire de *KWS* 73 m'est revenue avec la mention "décédé". L'abonné concerné était Patrick Baudé, un fidèle qui m'envoyait souvent de petits mots manuscrits; il me manquera, même si je ne l'ai jamais rencontré personnellement. C'était un des derniers abonnés de *KWS*, sans doute, à ne pas utiliser internet (Daniel Le Mercier va protester : lui aussi m'envoie d'abondants courriers papier, mais je sais qu'il peut aussi être contacté par courriel... et pour le moment, malgré ses menaces répétées :-), sa nécro n'est pas à l'ordre du jour).

Chers lecteurs, vous ne lisez sans doute pas *KWS* pour avoir des nouvelles de la santé de ses abonnés. Un petit mot sur la santé du périodique que vous tenez entre vos mains (ou, de plus en plus probablement, sur vos écrans) vous intéressera peut-être plus. J'ai bien cru que j'aurais à vous annoncer avec ce numéro la mort de *KWS* ; chroniquer des livres est désormais une activité à laquelle il semble que l'on doive se livrer sur la Toile plutôt que sur le papier, et les chroniqueurs anciens et nouveaux se font prier pour contribuer. Tels la cavalerie, Philippe Paygnard et Eric Vial ont sauvé la situation, explorant et illustrant chacun leur recoin de la vaste gamme des intérêts qu'embrasse notre revue.

Toutefois, peut-être privé de son dernier lecteur exclusivement papivore (écrivez-moi pour me détromper le cas échéant), il n'est pas exclu que *KWS* rejoigne un de ces jours le Grand Ordinateur dans le Ciel. Des chroniques continueraient de paraître, article par article, sur un blog ou un site ami (il y en

a, à commencer par celui des Quarante-Deux qui nous offre un superbe archivage). Disparaîtrait, dans ce cas, avec le papier, l'agrafe et la couverture, les entraves et le charme d'un périodique papier : sa parution par blocs arbitraires qu'on appelle "numéros". En général sans autre raison d'être que la nécessité de rassembler sous un volume glissable sous enveloppe les articles parvenus à ma porte durant un intervalle de temps donné, les numéros séparés de *KWS*, ou de tout autre fanzine, servent pourtant sans le vouloir une fonction de motivation : pour le rédacteur en chef qui s'excite à la perspective d'un bouclage, pour les chroniqueurs plus durement fouettés à la même époque (même si les coups de fouets passent mal par courriel), et même pour les lecteurs qui voient arriver l'objet, et peuvent se dire qu'est arrivé le temps de le lire.

En attendant, si vous voulez retarder l'échéance fatale pour le *KWS*-papier, réabonnez-vous. Et n'oubliez pas que si vous êtes trop fauché, ou trop paresseux, pour vous réabonner, vous pouvez à tout moment me demander l'envoi gratuit de *KWS* sous forme de fichier pdf... tant qu'il y aura des numéros de *KWS* !

—Pascal J. Thomas

Essai

**Alberto & Elisa  
BENZONI**  
***La storia con i se.  
Dieco casi che  
potevano cambiare il  
corso del Novecento***

Marsilio, 2013, 142 p., 12 €

Ce petit livre part d'une idée intéressante : faire explorer des moments où l'histoire du XXe siècle aurait pu diverger, par des spécialistes honnêtement crédités dès la couverture, mais en les interviewant et en réécrivant leur contribution pour assurer l'homogénéité de l'ensemble — sauf dans un cas, le décès d'un des participants ayant décidé les auteurs à laisser son texte à la première personne, en hommage. Il part aussi d'une timidité, ou d'une répulsion : pas question d'histoire « contrefactuelle », c'est du moins ce qui est proclamé. *Vade retro Satanas*. On va d'une part parler d'« histoire possible », d'autre part décortiquer les moments où le hasard ou l'erreur humaine ont pu jouer un rôle déterminant. On peut soupçonner que le premier point ne relève que du positionnement quasi-publicitaire ; quant au second, d'une part il a sans doute aidé à convaincre des historiens se voulant gens sérieux, et réticents à se compromettre, même si, et c'est heureux, ils sont tout de même souvent allés voir quelque peu ce qui se passait du côté des conséquences à court et moyen terme, et si, d'autre part, l'amateur d'uchronie peut objecter qu'il ne s'agit en fait que de l'explicitation du travail de repérage d'un bon point de divergence. Passons. Prétendre par ailleurs que l'histoire contrefactuelle se centre sur la situation d'arrivée, essentielle ou « décisive » pour elle, et non sur la « déviation de départ », revient à manifester une ignorance envers

bien des textes, qu'il s'agisse d'essais d'historiens<sup>1</sup> ou d'uchronies romanesques et en particulier de celles utilisant le voyage temporel mais aussi de toutes celles où bien des choses, dans le jeu narratif, tiennent au rapport, au réseau de causalités, entre point de départ et situation d'arrivée, et une ignorance aussi de la véritable obsession du *PoD* chez bien des amateurs... mais l'ignorance de ce que l'on dénigre est souvent un très efficace atout dans la polémique, donc passons de nouveau. Passons encore sur le sérieux de certains des historiens embarqués dans l'aventure, de celui qui explique que tel trait fondamental du caractère de Hitler a été mis en avant par de « multiples recherches, y compris astrologiques », ou celui, bien connu car très répandu dans la presse transalpine, qui assène qu'en 1943 ni le roi d'Italie ni le prince héritier ne voulaient risquer leur peau, ce qui est exact, mais parce qu'ils ne pouvaient savoir que « aucune personnalité entre les mains allemandes – de Blum à Schuschnigg, du fils de Horthy au propre fils de Badoglio – ne fut tuée » ce qui l'est moins<sup>2</sup>, on passera sur ce qui pourrait bien relever du contresens à propos de Don Camillo et Peppone, ou sur une vision des causes du fascisme relevant de l'imagerie spinalienne largement mise en circulation par lui-même.

Il faut tout de même en venir au fond. Aux sujets traités. Avec la mélancolique constatation (par un Français, pas par les auteurs) de la relative marginalité italienne dans l'histoire du monde, d'où

1. Voir par exemple dans ce même numéro le compte-rendu de l'ouvrage dirigé par Jacques Sapir, Franck Stora, Loïc Mahé, *1940 Et si la France avait continué la guerre... Essai d'alternative historique*.

2. Si l'on veut bien songer par exemple, au-delà même de Résistants prisonniers comme le général Delestraint, chef de l'AS, l'armée secrète française, à la princesse Mafalda, fille dudit roi et sœur du dit prince, morte en camp de concentration même si elle n'y a pas été « tuée » au sens le plus strict pouvant être donné à ce mot, ou à Mandel, enfermé avec Blum mais ensuite remis par les nazis à la milice de la dictature pétainiste, qui l'exécuta – on aurait bien trouvé des mussoliniens de la république de Salò dans le même rôle.

une alternative dont les deux branches sont également empoisonnées : ou il est question d'événements mondiaux et l'on peut soupçonner l'auteur local de ne pas être le meilleur spécialiste possible (même si en réalité ce n'est pas dirimant), ou il s'agit d'histoire purement italienne et ce n'est pas extraordinairement exportable. En l'occurrence, a été demandé ce qui se serait passé d'une part si Hitler avait été admis aux Beaux-arts de Vienne, si François-Ferdinand d'Autriche avait échappé à l'attentat de Sarajevo, s'il n'y avait pas eu de révolution d'Octobre, si toute la flotte américaine basée à Pearl Harbor avait été détruite, si Hitler avait été tué en juillet 1944, et si Gore avait remporté les élections de 2000 ; et d'autre part si le roi d'Italie avait signé le décret d'état de siège pour disperser la Marche sur Rome, si le même avait un peu mieux organisé sa fuite de Rome au moment de l'occupation allemande de septembre 1943, si le chef du PCI Palmiro Togliatti était mort dans l'attentat qui a failli lui coûter la vie en 1948, et si le dirigeant de la démocratie chrétienne Aldo Moro, enlevé par les « brigades rouges » en 1978, n'avait pas été assassiné par elles mais libéré. Pour corroborer ce qui a déjà été dit, on notera qu'il m'a semblé ici nécessaire de dater les événements *italiens* (au lecteur de dire si j'ai été optimiste dans le cas de celui qui n'est pas daté) contrairement à ceux *mondiaux* (je l'ai peut-être été ici<sup>3</sup>, mais à vrai dire ils sont datés comme les autres dans le livre, où le classement global est chronologique). On remarquera en passant d'assez grosses différences entre ces points de départ, du fait singulier (un coup de pistolet ne porte pas, ou porte mieux...) ou de la décision ponctuelle, jusqu'à l'absence complète d'un épisode historique à expliquer elle-même par une chaîne de causalités ; si l'on est optimiste, on se félicitera d'une approche *multiscalaire*, sinon, on soupçonnera quelque faiblesse dans la réflexion initiale.

3. Pour la tentative d'entrée de Hitler aux Beaux-arts, certainement... NdlR.

Par ailleurs, le choix du seul XXe siècle est peut-être motivé par un souci louable de cohérence, et par la nécessité de proposer des événements connus du public visé (ce qui aggrave les blocages à l'exportation pour les épisodes transalpins), mais il est couvert par un justificatif astucieux, et qui peut donner à réfléchir. En effet, les auteurs expliquent que l'accidentel, donc le point de divergence potentiel, y est devenu d'autant plus spectaculaire qu'il est devenu plus rare, par rapport à un monde ancien où les événements bouleversant une situation, à commencer par les morts brutales et prématurées, étaient monnaie courante ; le raisonnement est un peu bref, sans doute controuvé, hésite entre faits et impression faite par eux, et s'il s'agit de mettre en avant la liberté dans l'histoire contre la marche de forces anonymes et contre les théories du complot, il ne me semble pas pas que lesdites forces soient moins utilisées pour les périodes plus reculées – dans le fond, les auteurs (homme politique, ancien adjoint à la mairie de Rome ; et diplômée en histoire contemporaine) ont peut-être simplement voulu faire parler ce qu'ils connaissaient ou croyaient connaître. Mais la piste d'une différence entre le siècle écoulé et les précédents, dans les représentations et les narrations, mériterait tout de même d'être sérieusement explorée.

A partir de là, que dire ? Que certains interviewés illustrent de façon presque parfaite les répugnances d'une partie des historiens *sérieux*, et surenchérisent sur le point de vue des auteurs au point d'annihiler leur projet en ce qui les concerne, puisqu'ils concluent que rien n'aurait changé, parce que Hitler n'aurait pas eu un grand avenir comme peintre (mais qui parle de grand avenir, et on a par ailleurs affaire à celui qui évoque un instant l'astrologie comme source) ; parce que le mécanisme aboutissant à la Grande Guerre se serait déclenché de toute façon ; parce que les Alliés n'avaient pas plus lieu de négocier avec des généraux

représentant une tradition allemande militariste à vocation hégémonique qu'avec Hitler et les nazis proprement dits – même si la mémoire de la guerre aurait été un peu différente en Allemagne dans le cas où l'opération Walkyrie<sup>4</sup> aurait réussi. Ou, grande concession, les choses auraient été un peu plus compliquées, un peu plus difficiles, c'est tout, comme dans une guerre du Pacifique commencée avec deux porte-avions américains en moins. Dans ce cadre, l'historien – celui hélas décédé avant la publication – à qui avait été demandé de traiter de l'attentat contre Togliatti, survenu à un moment particulièrement tendu et explosif, avait eu le grand mérite de l'autoréflexion, et finissait par avouer ses difficultés à imaginer une Italie sans ce personnage tout à fait central, honnêteté qui, même si elle ne faisait guère avancer le schmilblick, l'honorait et tranchait sur les certitudes apparentes d'autres. Dans d'autres cas, est simplement imaginée une accélération de l'histoire, ce qui est, d'abord, assez proche de ce qui précède, ensuite et après tout le point de vue plus ou moins de Charles Renouvier dans son *Uchronie* : pour ce qui est de la politique intérieure italienne, l'entre-deux-guerres aurait pu ressembler aux années 1950 et 1960, avec des problèmes se posant plus tôt mais se résolvant aussi, peut-être, plus tôt (c'est sans doute faire bon marché de l'attitude et du poids d'un Vatican profondément antilibéral au moins jusqu'à l'avènement de Pie XII et qui ne s'est réconcilié avec l'Etat italien que parce qu'il était dominé par le Duce). De même est-il imaginé, même si c'est de façon un peu gratuite, que le maintien en 1946 d'une monarchie façon Europe du Nord grâce à de bons choix faits trois ans plus tôt (ce qui serait très logique) aurait pu accélérer l'évolution politique, et avancer un peu l'expérience du « centre gauche » de nos années 1960, la plaçant dans la phase ascendante du « miracle économique » et non dans celle de son

4. Le projet de coup d'Etat qui devait être lancé dans la foulée de l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944 – NdlR.

ralentissement préluant à la crise – idée d'autant plus significative d'une façon de refuser de penser des changements excessifs qu'elle est en fait très discutable tant l'évolution politique interne de l'Italie peut sembler indexée sur les variations de température de la Guerre froide. Enfin, une libération d'Aldo Moro aurait pu accélérer le passage à ce qu'il est convenu d'appeler la deuxième République, en avance sur 1992 et *mani pulite*, ou au contraire permettre à au système de partis antérieur de perdurer : accélération de l'histoire dans un cas, et dans l'autre continuation d'une tendance précédente brusquement interrompue. Les choses prennent heureusement plus d'ampleur quand est évacuée la révolution d'Octobre (mais non celle de Février), ce qui bouleverse particulier les rapports de forces politiques en Europe, de même d'ailleurs si Mussolini n'arrive pas au pouvoir (ce qui enrichit la perspective évoquée plus haut et témoigne d'une réflexion très intéressante) ; enfin les conséquences d'une victoire de Gore contre Bush Jr sont elles aussi assez importantes, alors que l'auteur souligne le poids de contraintes et de logiques restant en tout état de cause les mêmes : les marges de manœuvre comptent beaucoup.

Au total, la timidité l'a tout de même largement emporté, sans qu'on puisse faire le partage entre idiosyncrasies professionnelles des intervenants et consignes initiales : après tout, avec quelque optimisme, on peut même considérer que malgré les préventions explicites des organisateurs, malgré leur refus affiché du « *fantasticare* », la logique même de la réflexion, c'est-à-dire d'une certaine façon le fait que selon une vieille expression l'on reconnaisse l'arbre à ses fruits, a amené tout de même certains à dessiner à grands traits les conséquences des événements envisagés (et qui sont non seulement hétérogènes dans leur nature, on l'a vu, mais aussi et peut-être pas toujours très bien choisis), voire à sortir de la simple prolongation de tendances antérieures, ou de l'ana-

morphose étirant ou contractant les évolutions, connues, pour poser des hypothèses plus problématiques, plus incertaines, donc à coup sûr moins éloignées d'une réalité possible. Ce n'est pas si mal !

Dernière remarque, qui va dans le sens du pluralisme des inspirations malgré la relative homogénéité assurée par la réécriture globale : Marc Bloch, immense référence morale et scientifique pour la discipline historique, a écrit dans *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, édité pour la première fois en 1949, cinq ans après sa mort, que « l'objet de l'histoire est par nature l'homme. Disons mieux : les hommes. Plutôt que le singulier, favorable à l'abstraction, le pluriel, qui est le mode grammatical de la relativité, convient à une science du divers », et que celui qui ne parvient pas à « saisir » les hommes « ne sera jamais, au mieux, qu'un manœuvre de l'érudition. Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier. » Disons ici que la réalité des vies humaines anonymes est diversement traitée selon les cas : depuis qui, à propos de Gore, écrit que « les Irakiens, et en particulier la majorité chiïte, aurait continué à vivre sous la dictature de Saddam, mais se seraient épargnés les terribles souffrances subies depuis 2003 » jusqu'à cet autre pour qui, si le roi d'Italie avait agi autrement, « Beaucoup de sang aurait été versé et beaucoup de souffrances auraient été provoquées, mais nous n'aurions pas eu la honte générale liés au « tous à la maison » [la démobilisation massive et spontanée lors de l'armistice de septembre 1943 avec les Alliés et de l'invasion de l'Italie par l'Allemagne, traduction littérale par ailleurs, du titre d'un film interprété par Alberto Sordi et Serge Reggiani, et sorti en France comme *La Grande Pagaille*] ». Si les deux points de vue peuvent être discutés, j'ai malgré tout l'impression qu'humainement, l'un est préférable à l'autre, le sectarisme de discipline me soufflant à l'oreille que

l'auteur manifestant le dit autre, justement, n'est pas historien mais politologue voire, selon l'expression ironique de nos amis transalpins, *tuttologo* (spécialiste de tout). Mais comme disait Kipling, ceci est une autre histoire – ce qui n'a d'ailleurs rien d'anormal en matière d'uchronies et même simplement d'« histoire possible (sic) ».

—Eric Vial

*Essai*

**Simon BRÉAN**  
***La Science-fiction en***  
***France***

Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 502 p., 22 €

Il paraît peu d'ouvrages théoriques qui envisagent l'ensemble de la SF française, et encore moins qui soient issus de thèses de doctorat. Celui de Simon Bréan, sous-titré « Théorie et histoire d'une littérature », se devait donc d'être examiné ici.

Même si les 500 pages du livre se répartissent à peu près à égalité entre une partie historique (qui court, grosso modo, de 1945 à 1980) et une partie théorique, qui vise à cerner les spécificités et les mécanismes constituants de la science fiction française, même s'il y a ici une somme documentaire importante avec de nombreuses analyses de romans et de textes secondaires (critiques, correspondance), on sent que c'est la construction théorique qui est ici la préoccupation première. Elle est à visée explicative, et certes pas gratuite.

Le livre commence donc par fixer ses conditions initiales et les limites de l'étude. La science fiction relève d'un régime ontologique poétique, matérialiste, spéculatif, ce qui signifie (respectivement) qu'elle ne prétend ni décrire ni prescrire le

monde réel, qu'elle porte attention à la matérialité du monde fictionnel décrit, et qu'elle propose un monde dont le lecteur peut imaginer qu'il puisse se substituer au monde réel. On retrouve ici un analogue de la définition versinienne du genre (la conjecture rationnelle), mais le mot « monde » est essentiel : Bréan écarte de son corpus non seulement les œuvres qui se limitent à l'introduction d'une invention, d'une péripétie extraordinaire qui rentre vite dans le rang (la « littérature de l'anomalie », qui constitue la matière de tant d'œuvres de proto-SF) ; mais encore toutes les œuvres qui se posent en créations isolées, qui rebâtissent leur univers sans faire appel à la présence d'un collectif d'œuvres autour d'elles. Dans le sens où il l'entend, la SF n'est née aux USA qu'à partir de la parution des *pulps* consacrés au genre dans les années 1920, et en France qu'au début des années 1950 avec les premières collections de romans et la revue *Fiction*. On n'avait auparavant que de la « littérature d'imagination scientifique ». Ceci n'est pas sans rapport avec les considérations auxquelles je me livrais dans l'éditorial de KWS 68. Nous y reviendrons.

Bréan prend soin de préciser le contexte de ce qu'il considère comme l'émergence de la SF française, en brossant à grands traits un tableau de la SF américaine des années 1930 et 1940, et de façon plus précise un état des lieux de l'anticipation, ou imagination scientifique, d'avant-guerre en France. Puis il donne trois chapitres consacrés respectivement aux années 1950, 1960 et 1970, en dégagant les thématiques dominantes au travers de descriptions d'œuvres significatives, sans oublier les conditions de production (état de l'édition) et de réception — avis des revues, essentiellement *Fiction*, qui était la seule à avoir une rubrique critique significative et porteuse d'opinions affirmées. Il est sans doute dommage que l'auteur n'ait pas eu accès aux fanzines de l'époque, ou pas le temps de les dépouiller (mais on ne peut tout

faire). Je regretterai un peu plus le découpage étroitement chronologique, qui regroupe sans doute artificiellement un certain nombre d'œuvres ou de phénomènes. Par exemple, la mort du « Rayon Fantastique » n'est arrivée qu'en 1964 (même s'il avait commencé à périr avant) et les publications Opta ont pris le relais presque immédiatement, ce qui relativise le bien réel « creux » éditorial de la SF pendant les années 1960<sup>5</sup>. Cette partie se conclut par un « Bilan historique » qui donne quelques aperçus sur la période qui a suivi.

La deuxième partie du livre entreprend l'analyse, en insistant sur la fonction de création de mondes de la SF. Comment instaure-t-elle la distance vis-à-vis de l'univers consensuel où se déroule le gros de la production littéraire ? Bréan commence par les mots qui introduisent des objets nouveaux (néologismes, mais pas seulement), et qui mènent le lecteur à se constituer une « xéno-encyclopédie » au fur et à mesure qu'il progresse dans un texte.

Mais la constitution de cette encyclopédie virtuelle n'est pas circonscrite aux limites d'un seul texte, comme nous le savons : il y a des lecteurs de SF, qui aborderont un roman, disons, de Iain Banks ou Philip Dick, de façon différente d'un lecteur non-initié. Samuel Delany analysait cela, entre autres, par l'idée de l'interprétation littérale des images. Bréan fait appel à la notion introduite par Damien Broderick de *mega-text* : « *the coding of each individual sf text depends on (...) a mega-text of imaginary worlds, tropes, tools, lexicons, even grammatical innovations borrowed from other textualities* » (cité par l'auteur p. 358). Le macro-texte, au sens de Bréan, renvoie à une réalité un peu plus délimitée : le caractère objectif prêté au corpus (des œuvres considérées comme de la SF) par les amateurs du genre. Le « rapport [du

5. Ces précisions étant tirées des abondantes annexes du livre lui-même — précision destinée à souligner l'utilité et le sérieux du travail, et à minorer le reproche implicite dans ma remarque.

lecteur] à son macro-texte local conditionne la réception d'une œuvre » (p. 359). «Un macro-texte correspond à la fois à une réalité objective, à savoir les textes eux-mêmes, (...) et à une représentation subjective partagée » (p. 360). En conséquence, s'il y a un méga-texte SF, il y a des macro-textes distincts pour les SF américaine et française (le premier influençant le deuxième, tandis que la réciproque n'est pas vraie). Et — j'en reviens ici à la question qui me préoccupait dans l'éditorial de KWS 68 — « un macro-texte se constitue en résonance avec une communauté particulière » (p. 360, toujours). Il y a une boucle de rétroaction entre la production du genre et ses lecteurs, qui passe par les moyens de communication qui lui sont associés (au 20<sup>e</sup> siècle, essentiellement les revues). Bréan décrit la création du macro-texte de la SF française, ce qu'il accompagne par un nouveau regard sur les œuvres de deux écrivains significatifs — Klein et Pelot. Cela peut mener à des répétitions, mais Bréan, qui a beaucoup lu de SF française, veut aussi donner envie à ses lecteurs de découvrir le domaine, et je dois dire que dans mon humble cas de lecteur fort occasionnel du Fleuve Noir Anticipation, il a réussi : j'ai regretté les lacunes de mes lectures (reste à savoir si je trouverai le temps de les combler).

En tout cas, toute personne qui s'intéresse sérieusement à la SF française se doit de lire, ou au minimum d'avoir sur son étagère, prêt à consulter, cet ouvrage revigorant et systématique.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**S.G. BROWNE**  
***Comment j'ai cuisiné  
mon père, ma mère...  
et retrouvé l'amour***  
***(Breathers. A Zombie's  
Lament)***

Mirobole Éditions, « Horizons  
Pourpres », mai 2013,  
587 p., 21 €

La vie de zombie n'est pas simple. Danny Warner en fait quotidiennement la cruelle expérience. À la suite d'un accident de voiture, il a perdu sa femme et la vie, mais lui a connu une résurrection spontanée et pas elle. Confié à la garde de ses parents, Danny habite désormais dans leur cave. En tant que zombie, il a perdu toute place dans la société, même s'il doit participer à une thérapie de groupe avec d'autres morts-vivants et suivre des séances d'analyse avec un psy respirant. Et, à chaque incartade, il risque de se retrouver dans une cage, entre chiens et chats, à la S. P. A.

Personnages emblématiques du genre horrifique, avec les vampires et les loups-garous, les zombies ont bien évidemment été rendus populaires, au cinéma, par George A. Romero et sa *Nuit des morts-vivants* (1968). Depuis, films, séries TV, romans et bandes dessinées ont, à maintes reprises, visité et re-visité cette thématique de manières plus ou moins originales.

Avec *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour*, S.G. Browne, auteur par ailleurs de *Heureux veinard*, un polar loufoque publié, en France, dans la célèbre « Série Noire » des Éditions Gallimard, en 2012, s'éloigne radicalement de l'archétype du zombie décérébré et avide de chair humaine. Ses morts-vivants ne sont que des êtres



humains ordinaires dont la mort n'a pas voulu et qui officiellement n'appartiennent plus au monde des vivants. Andy, héros et narrateur de ce roman, est tristement conscient de son sort et, tout en faisant tout ce qu'il faut pour éviter la lente et inexorable décomposition qui le guette, il cherche sa place dans une société qui le rejette, l'ayant privé de son statut de citoyen et de sa condition de père.

On peut d'ailleurs noter que, dans le monde décrit par Andy Warner, les zombies font partie intégrante de l'Histoire des États-Unis puisque l'on apprend, au détour d'un chapitre, que certains d'entre eux furent désignés volontaires pour débarquer en première ligne sur les plages de Normandie. Ce faisant, S.G. Browne crée un univers parallèle qui fait écho à celui développé dans le film *Fido* réalisé par le Canadien Andrew Currie (2006).

Ce n'est certes pas la première fois qu'un auteur détourne les zombies de leur quête primale de nourriture. Ainsi, Dale Bailey, dans sa nouvelle « Death and Suffrage », publiée en 2002 aux États-Unis, ramène d'entre les morts des vétérans avides de voter. Ce texte a été très librement adapté par le réalisateur Joe Dante pour l'épisode « Vote ou crève » de la série télévisée *Masters of Horror* (2005).

Ce n'est pas non plus la première fois que l'histoire est racontée du point de vue du zombie. Il y a ainsi ce court texte d'Isaac Marion, « I am a Zombie filled with Love », devenu roman sous le titre *Warm Bodies*, en 2010, puis comédie romantique zombiesque sous la direction de Jonathan Levine, en 2013.

Mais, c'est certainement la première fois que toutes ces variations autour du thème du mort-vivant sont réunies dans un roman, narré à la première personne par un zombie qui cherche à récupérer une identité à travers, notamment, le numéro de sécurité sociale qu'on lui a retiré à son décès et son rôle de père d'une enfant respirante.

À cela, S.G. Browne ajoute une dimension rarement abordée dans la plupart des œuvres consacrées aux zombies, à savoir la sexualité des morts-vivants. Ce qui permet au romancier de poser, par l'intermédiaire de son héros, une question essentielle : « Est-ce de la nécrophilie, si on est morts tous les deux ? »

Enfin, S.G. Browne n'oublie pas de fournir une explication tout à fait raisonnable au régime alimentaire de prédilection des zombies : la viande de respirant.

Reprenant à son compte l'aspect critique sociale, ainsi que l'humour noir, de l'œuvre de Romero, S.G. Browne se permet d'aller encore plus loin. En donnant la parole aux morts-vivants, il fait de son roman, en plus du récit captivant qu'il est, un très intéressant réquisitoire contre toute forme de discrimination.

De leur côté, avec *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour* de S.G. Browne, les éditions Mirobole poursuivent leur travail d'exploration de la littérature de genre internationale et offrent à découvrir un livre dont la lecture est des plus recommandables.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**Serge BRUSSOLO**  
***Trajets et itinéraires***  
***de la mémoire***

Folio, « SF » n° 465,  
octobre 2013, 546 p., Cat. F10

Beau titre, non ? Pour un recueil de nouvelles ne comportant hélas aucun inédit, et regrettablement dépourvu d'un quelconque appareil critique. Il faut se contenter d'un laconique : « Ces nouvelles

ont été précédemment publiées dans différents volumes de la collection « Présence du futur » aux Éditions Denoël » et de l'indication de copyright (Denoël 1980, 1981, 1993).

En fait, ce volume reprend l'intégralité des deux premiers recueils publiés par Serge Brussolo chez Denoël, *Vue en coupe d'une ville malade* (« Présence du futur » n° 300), et *Aussi lourd que le vent* (« Présence du futur » n° 315), et une petite moitié d'un autre, *Mange-monde* (« Présence du futur » n° 543). On remarquera que « Mange-monde » est une longue nouvelle qui a fait l'objet d'une édition en Folio SF (n° 183) en août 2004 et que la nouvelle fantastique qui l'accompagnait dans le recueil Denoël n'est pas reprise ici – jugée sans doute trop « fantastique ». Dernière remarque, l'ordre des textes établi pour les premières parutions n'est absolument pas respecté dans cette réédition.

Il me semble qu'il aurait été intéressant de profiter de cette compilation pour mesurer une éventuelle évolution de l'auteur, à condition de savoir à quelles dates les textes avaient été écrits et éventuellement pourquoi, à quelle occasion. L'auteur lui-même aurait pu nous gratifier de textes explicatifs ou anecdotiques. Une lecture comparative montre par exemple qu'entre 1980 et 2013 Brussolo n'a rien changé à ses textes...

On se contentera donc de lire Brussolo comme « adepte de l'absurde », et ce recueil nouvelle après nouvelle, avec des pauses pour éviter toute saturation, toute overdose. Pourquoi ? Parce que Brussolo offre peu de bouées de sauvetage, peu de moyens d'échapper à la destruction du monde qu'il a imaginé. On pourrait en cela comparer son absurde à celui de Stan Laurel et Oliver Hardy lorsqu'ils détruisent tout ce qui les environne. On notera que l'on rit à des destructions complètes alors que l'on déplore les effets dévastateurs des guerres. On ne rit pas d'un monde noir qui reste noir. Comme si l'auteur nous invectivait, nous mettait au défi de lui montrer un monde différent.

Son monde est pourrissant comme un marécage et on peut même se sentir responsable de son délabrement. C'est un monde qu'il faut prendre de haut même si on a l'impression – parce que Brussolo sait écrire – que c'est un peu notre monde.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Jean-Christophe  
CHAUMETTE**  
*Le Niwaâd*

Lokomodo, octobre 2013,  
372 p., 8 €

Observez bien l'illustration de couverture de ce roman. Il y a des traits sur le fond, qui sont censés rendre compte du mur qui sépare les deux mondes dont parlent les héros. Et lorsque vous arriverez à la page 189, ne soyez pas surpris de lire «épilogue» alors que vous êtes à la moitié du livre. Il s'agit d'un roman en deux parties dont chacune comporte un épilogue. Une petite remarque encore : pour une fois le metteur en page intérieure est indiqué. Ainsi on peut lui reprocher de ne pas avoir changé de caractère ou de corps pour ce qui est des citations du livre sacré...

La première partie se déroule dans un monde qui pourrait être une Afrique médiévale, avec un pouvoir aux mains des religieux. Nashguen, un combattant d'arène ou de ring, boiteux et d'apparence fragile, est un *amok*, c'est-à-dire que lorsqu'il est en transe il est invincible ou presque. Il veut savoir ce qu'est le Niwaâd, et s'adjoint un griot et un géant. Ils rencontrent le chef d'une armée d'enfants qui combat toutes les injustices et cherche à libérer les esclaves. On remarquera au passage que ce chef est protégé par douze soldats... Puis le trio s'installe pour un

temps chez les religieux au pouvoir, et lit un texte sacré interdit aux laïcs. Nashguen apprend ainsi l'existence de portes (trois) permettant d'accéder au royaume des Dieux, c'est-à-dire de l'autre côté du mur. Une de ces portes ne s'ouvre régulièrement que pour laisser passer un contingent de jeunes gens (garçons et filles) destinés aux dieux... Nashguen va se retrouver de l'autre côté dans un monde où règne la technologie.

Une réédition d'un roman paru au Fleuve Noir de 1997, revue par l'auteur. Le résultat est intéressant. Non seulement cela n'a pas pris une ride mais en plus c'est passionnant. On se laisse emporter par les aventures de Nashguen. Et puis au fur et à mesure de la lecture on se pose des questions... on réfléchit... C'est tout l'art des bons conteurs que de nous imposer une analyse ou une réflexion sans le dire.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Greg EGAN**  
***Zendegi***

Gollancz, 2010, 332 p., £ 14.99

Situé dans un Iran du futur proche, ce roman d'Egan reflète une préoccupation habituelle de l'auteur : la reproduction de la conscience humaine par des moyens artificiels. Mais je vous dois un peu plus de détails.

Une première partie du roman — environ un tiers — se déroule dans un futur tellement proche qu'il est déjà passé : 2012, année d'une révolution qui renverse le régime des mollahs (Egan précise dans sa brève postface qu'il a fini d'écrire son livre en 2009, peu après la réélection très contestée d'Ahmadinejad). Peu importe l'uchronie involontaire ; un point plus intéressant est que l'Iran y est

éclairé à la fois du dedans et du dehors, au travers des yeux d'un étranger vivant en Iran — Martin, correspondant d'un journal australien — et d'une Iranienne en exil aux Etats-Unis, Nasim, qui prépare une thèse dans le cadre du Human Connectome Project, une tentative de cartographier les réseaux du cerveau humain. Les événements sentimentaux (pour Martin) et politiques (pour Nasim) les conduiront à rester (respectivement, à retourner) en Iran.

Et la deuxième partie s'ouvre quinze ans après. Nasim s'est trouvée une seconde carrière comme informaticienne chez Zendegi, une compagnie qui fabrique des jeux de réalité virtuelle (on les pratique en immersion totale, enfermé dans des bulles qui bougent pour fournir l'illusion des mouvements que doit effectuer le joueur). Et Martin, atteint d'un cancer, a un fils qui joue à Zendegi. Martin rencontre Nasim, qui conçoit pour le jeu des intelligences artificielles de plus en plus élaborées, et se rend compte qu'il veut laisser à son fils un souvenir plus substantiel que des vidéos...

On sait que cela ne gêne pas Egan de surprendre le lecteur avec des romans bizarrement structurés. Celui-ci ne fait pas exception, avec un premier tiers qui pourrait être une sorte de séquence pré-générique, et les deux tiers suivants qui rentrent en détail dans tous les problèmes qui nous attendent sur le chemin de la copie informatique d'une personnalité humaine — but qui était gaillardement envisagé comme déjà accompli dans les premières œuvres de l'auteur. Comme toujours, la volonté d'Egan de ne rien cacher du défi intellectuel, et le niveau de détail dans lequel il s'engage, sont fascinants. Avec ici un enjeu émotionnel plus poignant que d'habitude : Martin pense sa fin proche, et voudrait que la science l'aide à éviter la disparition de sa personnalité, surtout en ce qui concerne l'éducation morale à donner à son fils. Il est des ellipses qui donnent de la force à une intrigue, qui nous contraignent à reconstituer à partir d'indices savamment distillés les péripéties qui n'ont pas été

décrites en détail par l'auteur. Rien de tel ici, où j'ai plutôt eu l'impression d'une page blanche, d'un trou hâtivement recouvert, qui doit être là pour en arriver plus vite à la seconde époque. Et je dois avouer que cette deuxième période du roman ne m'a pas toujours séduit — les épisodes du jeu de réalité virtuelle autant que les stratégies de simulation de personnalité m'ont paru traîner en longueur.

Peut-être est-ce en comparaison avec la première partie, portée par l'espoir d'une révolution citoyenne et pacifique qui aurait nettoyé la théocratie iranienne. Même s'il savait qu'il mettait en scène un futur impossible parce que déjà dépassé, Egan écrit là avec passion, et, paradoxalement pour lui, des pages bien éloignées de la SF pure et dure qui est son point fort habituel.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Anders FAGER**  
***Les Furies de Borås***  
***(Samlade svenska kulter)***

Mirobole Éditions, « Horizons pourpres », janvier 2014,  
347 p., 21,50 €

Dès la première nouvelle, celle qui offre son titre à ce recueil, le ton est donné. Anders Fager entraîne ses lecteurs dans une Suède qui ne ressemble nullement à celle des cartes postales, ni même aux noires ambiances des polars de Stieg Larsson, Henning Mankell ou Camilla Läckberg. « Les Furies de Borås » permettent ainsi de découvrir les nuits folles et ténébreuses de cette petite ville, où certaines lycéennes se transforment en bacchantes furieuses pour invoquer un démon monstrueux.

Même si *Les Furies de Borås* est constitué de treize textes en apparence

totallement indépendants, Anders Fager introduit rapidement des liens entre les différentes nouvelles, mais aussi les courts intermèdes, baptisés Fragments, qui ponctuent l'ouvrage. Certains personnages apparaissent et réapparaissent ainsi, au gré des récits, et leur sombre trajectoire laisse d'indélébiles marques dans ce livre complexe et intrigant.

Toutes géographiquement situées en Suède, les nouvelles d'Anders Fager font pourtant irrésistiblement songer aux récits ténébreux qui forment la base de la mythologie développée par l'Américain Howard Phillips Lovecraft (1890-1937). Écrit du point de vue d'un énigmatique et inhumain Voyageur, le Fragment VI fait forcément penser à « La Couleur tombée du ciel » du nouvelliste de Providence. Alors que « Trois semaines de bonheur » renvoie presque naturellement au « Cauchemar d'Insmouth ». Cette filiation littéraire finit d'ailleurs par être pleinement assumée lorsque le nom de Nyarlathotep, l'un des dieux monstrueux du panthéon perverti imaginé par Lovecraft, apparaît en toutes lettres dans la nouvelle finale des Furies de Borås, « Le bourreau blond ». Cependant, alors que Howard Phillips Lovecraft créait souvent l'angoisse par la suggestion et le non-dit, Anders Fager n'hésite pas à décrire par le menu les détails des sanglantes bacchantes de Borås ou du triste destin du chien Smulan.

Il faut enfin noter que les treize récits présentés ici ne constituent qu'une sélection réalisée par la traductrice, Carine Bruy, au sein des trois recueils de nouvelles composés par Anders Fager et publiés, entre 2009 et 2011, en Suède.

Même s'il nourrit ses textes de références à l'œuvre de Lovecraft, ainsi qu'à d'autres classiques de l'horreur ou du folklore et de l'histoire scandinaves, Anders Fager a le bon goût de livrer des nouvelles originales et percutantes qui donnent véritablement envie de découvrir le reste de ses écrits.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction***Laurent GENEFORT*****Les Vaisseaux  
d'Omale***Denoël, « Lunes d'Encre »,  
mars 2014, 440 p., 23 €

Deux des grands plaisirs du roman populaire, dont la science-fiction procède largement, sont la nouveauté et la répétition. L'œuvre de Laurent Genefort offre l'autre et l'une en abondance. L'univers unique qu'il explore, structuré par les artefacts de « grands anciens », assure la continuité de roman en roman, tout comme depuis un certain nombre d'années ce qu'on osera à peine qualifier de rétrécissement de la focale, la polarisation sur le plus vaste à ce jour de ces artefacts, le monde d'Omale, immense sphère creuse entourant à bonne distance une étoile, et à la surface intérieure de laquelle sont installées des sociétés et des espèces pensantes en nombre sinon infini stricto sensu, du moins virtuellement telles au regard des possibilités du narrateur et des lecteurs : de quoi assurer du nouveau sans discontinuer, d'autant qu'il n'y avait aucune raison qu'un récit épuise les possibilités offertes par un groupe, ou par ses contacts avec l'échantillon de l'espèce humaine lui aussi embarqué dans ce zoo, cette réserve ou cette arche de Noé, et que Genefort s'est bien gardé d'une telle systématisme. Des humains, deux autres espèces humanoïdes, et ici une troisième beaucoup moins facile à appréhender, dont l'habitat naturel est l'espace interne de la sphère, plus quelque autre chose moins définissable, en forme de scolopendre : cela offre déjà de quoi s'occuper pour quelques décennies. Avec du nouveau. Avec l'exploration d'un monde hors échelle. Avec les liens le reliant à l'ensemble de l'œuvre, dont les portes entre différents points de l'univers.

A côté de la métahistoire, et d'une méga-cosmologie où la sphère portant l'équivalent de milliers et de milliers de fois la Terre n'est qu'une petite parcelle du monde, la loupe se pose effectivement sur les espèces susmentionnées, leur psychologie globale, les rapports entre elles pour ce qui peut en être perçu – avec un trait marquant chez Genefort, la communication, même un peu imparfaite, même un peu tronquée, entre espèces pensantes, y compris celles relevant de la mécanique, de l'artificialité. Les conflits ne relèvent pas du biologique mais du politique, de la volonté de puissance – et pas celle des peuples, celle des individus. Et sur la loupe de cette Histoire générale s'en superpose une autre, et encore une : la première loupe, c'est celle de l'histoire avec une minuscule, même si elle est d'une grande importance pour l'autre, celle avec sa grande hache : premier vol spatial (intérieur et non extérieur à l'immense sphère, s'entend), compétition et coups de force, manœuvres politiques aussi, et déploiement ici de forces obscurantistes ou simplement rétrogrades contre lesquelles les personnages ont à se cogner, à lutter (et qui sont bien répartis, les sectes des uns répondant fort bien aux traîneurs de sabre des autres – les répulsions de Genefort n'ont hélas guère plus de raisons de changer que nous ne pouvons avoir d'espoir de les voir disparaître de notre réalité) ; la seconde loupe, c'est celle qui fait suivre ces mêmes personnages, leur donne chair, fait s'intéresser à leur vie avant et pendant le roman, un peu moins après sans doute mais simplement parce que si Genefort ne fait plus comme autrefois – quand de roman en roman il tuait les personnages principaux de ses premiers chapitres à la fin de ceux-ci, après avoir planté le décor – il n'est pas très tendre avec eux : l'immensité de l'univers décrit permet quelque gaspillage de personnel, et ne pousse pas à la réutilisation de ce dernier. En tout cas, les échelles différentes du récit, et des espaces (l'univers/Omale/les petites flaque à taille de planète abritant

chacune pour l'essentiel une espèce/les lieux du récit) s'emboîtent bien ; je ne sais pas si la couverture de Manchu, entre rose passé et marrons, est très vendeuse, mais elle est remarquable et reflète fort bien cet aspect du contenu, avec ses surfaces, ses ombres, ses immensités elles mêmes hétérogènes mais aux natures inidentifiables, ses allusions à des mécaniques démesurées, et tout petit, soigné dans ses détails, un appareil volant, ou se mouvant le long d'un câble, et dont l'ombre se reflète au sol... le jeu des emboitements me semble ainsi très bien rendu.

Par ailleurs, l'étrangeté et la familiarité sont d'autres formes de la nouveauté et de la répétition. Et l'univers de Genefort se prête bien à leur mélange, avec une tension très forte entre une super-science démesurée, et des sociétés hébergées par les produits de celle-ci, mais ayant atteint un stade de développement inférieur à ce que nous connaissons dans notre vie quotidienne. D'une certaine façon, le steampunk est enchâssé dans les restes désertés de la Culture bankienne (si on ose dire). Mais ce steampunk, ce niveau technologique maîtrisable par nos capacités de non-scientifiques, a pour partie l'inestimable vertu d'être extra-terrestre, avec en particulier une civilisation qui fait pousser, littéralement, ses immeubles et ses véhicules, et ici son premier engin spatial (le pluriel du titre est peut-être quelque peu abusif, sauf à prendre en compte des ratages que l'on qualifiera ici d'agricoles, ou les potentialités).

Bref, chacun pourra s'accrocher soit aux énigmes cosmogoniques ou technologiques dont une partie à peine est éclairée au terme de l'aventure, soit au double voyage terrestre puis spatial, qui a quelque chose de vernien et constitue l'essentiel de ladite aventure, soit aux rapports entre espèces pensantes et à la description du fonctionnement des extraterrestres, soit à l'histoire politique de la communauté humaine décrite (et qui occupe bien l'équivalent d'une planète on l'a dit), soit à l'histoire personnelle des

personnages. J'oublie sans doute d'autres entrées possibles, et de toutes façons, rien n'interdit d'en associer plusieurs, voire de les réunir toutes. De quoi contenter une gamme importante de lecteurs, ce qu'on ne peut que souhaiter à ces mêmes lecteurs, à l'auteur et à son éditeur. En attendant d'autres morceaux de l'univers d'Omale, bien entendu. Parce qu'au-delà du désossage d'un compte-rendu, tout cela fait évidemment quelque chose de bien intéressant et de bien agréable à lire entre, chez l'auteur, talent et métier.

—Eric Vial

*Science Fiction*

**Johan HELIOT**  
***Françatome***

Mnémos, « Hélios », juin 2013,  
262 p., 9,90 €

Jamais exempt de subjectivité, le critique s'effeuille autant qu'il révèle au lecteur les bonnes feuilles des œuvres dont il croit rendre compte. Je dois donc faire un aveu : si ce livre résonne en moi, c'est qu'il choisit de revenir sur une période historique cruciale dans ma vie personnelle. Je suis né, pour vous situer par rapport aux « repères chronologiques » fournis en fin de volume<sup>6</sup>, entre le moment où René Coty fit appel au Général de Gaulle pour reprendre en main la IV<sup>e</sup> République finissante, et celui où ce dernier prononça à Alger le fameux « Je vous ai compris ». Mon enfance fut bercée par la lecture dans les journaux des épisodes de la course à la Lune livrée par Américains et Soviétiques, mais je me souviens de notre (petit) moment d'exaltation patriotique à l'annonce du

6. Une initiative pédagogique et sympathique, tant la lecture d'une uchronie incite souvent à rechercher frénétiquement des précisions sur l'Histoire commune de l'époque concernée.

lancement par la fusée Diamant d'un satellite baptisé Astérix, fin 1965. Pas de Kourou à l'époque ; cela se passait sur la base de Hammaguir, dans l'Algérie nouvellement indépendante (comme les premiers tirs nucléaires, à Reggane dans le Sahara, avant de partir pour la Polynésie). Vers la même époque (1966), je devore *Langelot et le Satellite*, dans lequel Vladimir Volkoff (qui signait « Lieutenant X\*\*\* ») emmène son jeune espion près de Hammaguir à la poursuite du mystérieux engin... Pendant quelques années, j'en ai gardé le goût pour les romans d'espionnage pour la jeunesse, même si c'était le satellite du titre qui m'avait piégé.

Revenons à Heliot. Le récit se situe dans une Histoire parallèle où l'Algérie n'est pas devenue indépendante en 1962, De Gaulle ayant employé la manière forte contre les rebelles, avec l'appui du puissant programme spatial militaire français, développé avec l'aide providentielle d'un savant allemand récupéré en 1945, Magnus Maximilian, ancien Nazi sans scrupules. Tandis que le Professeur Clain se consacrait à un ambitieux programme énergétique nucléaire et thermonucléaire, Magnus Maximilian construisait une énorme station spatiale française, la Roue, qui pouvait menacer le monde entier. Mais les troubles intérieurs, malgré la brutale répression, ont miné la prospérité française, une junte militaire a pris le pouvoir à la mort du Général, et l'Afrique du Nord a fini par s'émanciper. Et pendant ce temps, Vincent Clain, fils du professeur et narrateur du roman, choisissait d'échapper autant à sa famille qu'à l'Etat français et de trouver la liberté en Amérique du Nord.

Le roman commence quand la petite sœur de Vincent lui demande de revenir en France pour les obsèques de leur père. Ce n'est qu'un prétexte : les militaires ont besoin de lui pour une mission très risquée sur la Roue, où Clain et Maximilian se sont retranchés, et qui risque de tomber sur Terre avec pollution

radioactive à la clé. Le livre suit alors deux fils de narration, dans le présent avec les étapes de la préparation de Vincent, et surtout les révélations sur son histoire familiale qui se succèdent au cours des conversations avec sa sœur Alice, et le vieil ami de la famille, le lieutenant (maintenant colonel) Boissier ; et dans le passé auquel ces conversations renvoient, quant Vincent était enfant puis adolescent sur la base de Hammaguir, adorant sa mère mais de plus en plus éloigné de son père, et fasciné par les mystérieux Hommes Bleus qui rôdent dans le désert environnant.

Rédigé dans un style direct et efficace, le livre se lit sans temps mort. On y trouvera des références à la littérature populaire — le Phénix français, avion nucléaire qui peut faire office de navette spatiale, évoquera immanquablement l'Espadon d'Edgar P. Jacobs — et les clins d'œil propres à l'uchronie ; Mehdi Ben Barka, par exemple, y tient un rôle sympathique et surprenant<sup>7</sup>. Johan Heliot — que je n'avais pas eu l'occasion de lire depuis quelques années, et c'est dommage, mais le temps me manque de plus en plus — me semble avoir atteint la maturité littéraire qui lui permet d'écrire des œuvres qui semblent couler de source, terriblement séduisantes dans leur apparente transparence. Il y a ici, peut-être, une sorte d'hommage au *Rêves de Gloire* de Roland Wagner : la période, l'uchronie algérienne, l'inévitable fascination pour la figure de Charles De Gaulle... jusqu'à cette période de dictature sur le sol français, et même (une fois dans le livre) l'expression « le train de la réalité », dont j'ai du mal à croire qu'elle ne soit qu'une coïncidence.

Mais le cœur du livre, c'est le regard rétrospectif que Vincent Clain jette sur sa famille, le père dévoré d'ambition, la mère qui avait choisi un échappatoire discret mais est rattrapée par les retombées des

7. Voici quelqu'un qu'il aurait fallu inclure dans les repères chronologiques, car je ne suis pas sûr que le lecteur contemporain ait nécessairement entendu parler de l'affaire Ben Barka... et je ne dis pas ça parce que, professeur de mathématiques, il était en quelque sorte un mien collègue.

expériences de son apprenti-sorcier de mari, et la construction conflictuelle de la personnalité du narrateur — qui par contraste finit par sembler bien étriqué pour le costume de héros contraint qu'il endosse dans le présent. Sans doute parce que le livre le place en position d'être l'œil de l'auteur, et qu'il a du mal à être plus que cela. On peut regretter un dénouement qui clôt trop vite (à mon goût) un texte dense en révélations et en promesses. Mais on aurait mauvaise grâce d'en tenir rigueur à un livre aussi riche et plaisant.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Joe HILL**  
**NOSFERA2**  
(NOS4A2)

JC Lattès, janvier 2014,  
621 p., 22,90 €

Une banale bicyclette Raleigh Tuff Burner permet à celle que l'on surnomme la Gamine de voyager bien loin de chez elle et de retrouver des objets perdus. La Rolls-Royce Wraith de Charles Talent Manx offre également à ce dernier une capacité très spéciale, mais beaucoup moins sympathique.

Après deux romans, *Le Costume du mort* (JC Lattès, 2008) et *Cornes* (JC Lattès, 2011) où Joe Hill visitait des régions du fantastique peu explorées par son célébritissime père, Stephen King, voici qu'il ose aborder les territoires de prédilection de celui-ci. Dans *NOSFERA2*, il invoque ainsi deux archétypes de l'œuvre paternelle : un/une enfant doué et un monstre à visage humain.

Tout comme Carrie White, Danny Torrance ou les membres du Club des Paumés, Vic McQueen, la Gamine de *NOSFERA2*, possède un pouvoir hors du

commun. Sa bicyclette et un pont en ruines peuvent l'emporter n'importe où à travers les Etats-Unis et peut-être plus loin encore. Face à elle, Joe Hill donne corps au Mal incarné par cet ignoble et terrifiant vieillard qu'est Charlie Manx, dont l'aura démoniaque rivalise sans peine avec Randall Flagg, Rose Claque ou Grippesou.

Totalement désinhibé en la matière, Joe Hill se permet quelques clins d'œil à l'œuvre paternelle. Il reconstitue ainsi, à travers Vic, son fils Wayne et le Saint Bernard Hooper, le trio de *Cujo*, et donne à la Rolls-Royce Wraith de Manx un peu de l'intelligence morbide de *Christine*.

On pourrait d'ailleurs jouer pendant longtemps au jeu des ressemblances tant père et fils semblent partager un même ADN de l'horreur. Ils l'ont prouvé avec talent en cosignant les novellas *Plein gaz*<sup>8</sup> (JC Lattès, 2014) et *In the Tall Grass* (inédiée en France). Mais ce serait oublier que Joe Hill a déjà fait la preuve de toute son imagination et de tout son art de la narration avec ses nouvelles, réunies dans *Fantômes : Histoires troubles*<sup>9</sup> (JC Lattès, 2010), et ses deux premiers romans<sup>10</sup>.

Dans *NOSFERA2*, le romancier joue avec quelques peurs primaires et certaines angoisses partagées par le plus grand nombre. Quel parent n'a pas, au plus profond de lui, la crainte de voir la chair de sa chair enlevée par un pervers sans visage ? Quel dormeur n'a jamais vu un rêve merveilleux se transformer en son pire cauchemar ? Cela lui permet de donner corps au Christmasland de Charlie Manx, ce havre de paix pour les enfants perdus qui est, en vérité, un lieu maudit des hommes et des dieux.

Joe Hill s'amuse également avec la mise en page de son roman, terminant fréquemment la dernière phrase d'un chapitre par le titre du chapitre suivant, permettant ainsi à l'action de ne pas s'interrompre. Il invite aussi Gabriel

8. Chroniquée dans ce numéro de KWS.

9. Chroniqué dans KWS n° 72.

10. *Le Costume du mort* et *Cornes*, chroniqués dans KWS n° 71.



Rodriguez, son complice de *Locke & Key* (comic book à succès publiée par IDW Publishing aux Etats-Unis et Milady Graphics en France), à ponctuer son récit de quelques petits dessins expressifs. D'ailleurs, parallèlement à ce livre, Joe Hill développe, chez son éditeur BD fétiche, IDW Publishing, une mini-série en bandes dessinées consacrée à la genèse de Charles Talent Manx, intitulée *The Wraith – Welcome to Christmasland*, mise en images par Charles Paul Wilson III.

On peut remarquer au passage que le rythme rapide de *NOSFERA2*, qui brosse en quelques dizaines de pages la jeunesse de Vic McQueen, ralentit régulièrement plus il approche de l'affrontement final. Joe Hill prend alors le temps de la description, de l'alternance des points de vue, pour impliquer ses lecteurs au plus profond de cette histoire aussi incroyable qu'angoissante.

Au fil des parutions, Joe Hill apparaît désormais comme une nouvelle voix du fantastique anglo-saxon et définitivement comme un auteur à suivre.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Joe HILL & Stephen  
KING**

***Plein gaz***  
***(Throttle)***

JC Lattès, janvier 2014,  
111 p., 6 €

La Tribu hante les routes sans fin d'une Amérique bien éloignée des cartes postales. Les membres de cette bande de motards ne sont pas des enfants de cœur. D'ailleurs, chevauchant leurs puissants engins, ils laissent derrière eux une scène de crime et roulent à la recherche d'une vengeance.

Si *Plein gaz* rappelle irrésistiblement « Duel », c'est tout simplement parce que cette première collaboration entre Joe Hill, le fils, et Stephen King, le père, a initialement été conçue comme un hommage au nouvelliste, écrivain, scénariste et créateur de terreur Richard Matheson (1926-2013). Ainsi, la version originale de *Plein gaz* est parue, en 2009, chez Gauntlet Press, dans un ouvrage de plus de 500 pages réunissant quelques-uns des meilleurs auteurs de la littérature fantastique américaine. Outre Joe Hill et Stephen King, on trouve, au sommaire de *He is Legend : An Anthology Celebrating Richard Matheson*, les noms de Joe R. Lansdale, Nancy A. Collins, Whitley Streiber, F. Paul Wilson et une dizaine d'autres maîtres de l'horreur. Tor Books a publié, en 2010, l'édition de poche de cette anthologie et, en 2012, la nouvelle « Throttle » a connu une publication solo, chez William Morrow, et une adaptation en bandes dessinées, en même temps que « Duel », chez IDW Publishing (et Panini Comics pour la VF), sous le titre *Road Rage*.

Dans « Duel », la nouvelle de Richard Matheson parue en 1971 dans le magazine *Playboy*, un automobiliste voyait sa vie menacée par un terrifiant semi-remorque pour avoir osé le dépasser. Superbement adaptée pour la télévision par Steven Spielberg, « Duel » reste un classique de l'horreur au quotidien. En s'emparant de ce thème, les King père et fils remplacent le représentant de commerce innocent par une horde de blousons noirs. Ils y ajoutent les relations complexes entre un père, Vince, chef de cette bande, et son fils, Race. Ils y intègrent quelques-uns des traumatismes de la grande Amérique puisque Vince est un vétéran de la guerre du Vietnam, alors que Race a servi en Irak. Mais, ils font, comme Matheson, appel à un monstrueux dix-huit roues qui, tel un Léviathan des routes, décime les motards un à un.

Modernisant l'action, tout en conservant intact le thème de la nouvelle initiale, Joe Hill et Stephen King

réussissent, avec *Plein gaz*, l'hommage parfait à cet auteur incontournable qu'était Richard Matheson.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Stephen KING**

**22/11/63**

**(11/22/63)**

Albin Michel, mars 2013,  
937 p., 25,90 €

Grâce à une étrange faille temporelle, Jake Epping, professeur d'anglais à Lisbon Falls, dans le Maine, a l'opportunité exceptionnelle de visiter le passé, très exactement la journée du 9 septembre 1958. Convaincu par le découvreur de cette anomalie spatio-temporelle, Al Templeton, il s'embarque pour une aventure de longue haleine qui lui permettra peut-être de réécrire l'Histoire des États-Unis s'il parvient à empêcher l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, à Dallas, le 22 novembre 1963.

Depuis toujours, Stephen King, dans ses nouvelles et ses romans, se plaît à revisiter les plus grands thèmes du fantastique et de la science-fiction. Il donne ainsi sa vision du vampire dans *Salem* (Éditions Williams, 1977) ou de l'invasion extraterrestre dans *Les Tommyknockers* (Albin Michel, 1989). Avec *22/11/63*, le romancier s'intéresse cette fois au voyage temporel, un classique de la littérature de genre depuis *La Machine à explorer le temps* (1895) d'Herbert George Wells.

Sans véritablement renouveler ce sujet abordé par maints auteurs de science-fiction, Stephen King y apporte bien évidemment sa touche personnelle. Cela commence tout naturellement par quelques clins d'œil à son univers. On peut ainsi croiser une Plymouth Fury

rouge et blanche qui n'est pas sans rappeler l'héroïne mécanique de *Christine* (Albin Michel, 1984). Puis, au cours de son périple, Jake Epping visite la cité totalement fictive de Derry, lieu où se déroule l'action de bon nombre de récits du plus célèbre romancier du Maine. Là, il rencontre deux des jeunes membres du club des paumés de *Ça* (Albin Michel, 1988). Au fil des pages, il cite également le nom de ville de Haven qui, à la télévision, sert de décor à une série lointainement inspirée de son *Colorado Kid* (J'ai lu, 2006), ainsi que celui du pénitencier de Shawshank, cadre principal de sa novella « Rita Hayworth et la rédemption de Shawshank » (publiée dans le recueil *Différentes saisons* – Albin Michel, 1986).

Au-delà de ces rencontres et de ces références très kinguesques, le romancier se plaît à évoquer une période pas si lointaine de l'Histoire, la fin des années 50 et le début des années 60, où la vie paraissait beaucoup plus douce et beaucoup plus tranquille. Il borde cependant cette aimable nostalgie par des réflexions avisées sur la place des minorités noires et sur l'extrême pauvreté de la classe ouvrière.

Comme à son habitude, Stephen King offre à lire un livre flirtant avec l'énorme (et, fort heureusement, Albin Michel ne nous a pas refait le coup de *Dôme* artificiellement découpé en deux tomes), qui lui permet prendre son temps pour recréer l'ambiance de cette Amérique de la fin des *fifties*. Les lecteurs peuvent ainsi s'immerger pleinement dans cette époque à la fois si proche et si lointaine, sans ordinateur, sans Internet et sans téléphone portable. En plus d'une approche que l'on pourrait qualifier de sociologique de cette période, le romancier s'emploie comme toujours à rendre son personnage principal des plus attachant. Ainsi, malgré l'importance de sa mission, Jake Epping se trouve impliqué dans une histoire d'amour impossible avec une jeune femme qui, dans sa propre trame temporelle, pourrait être sa mère.

Pourtant, à la différence de bon nombre d'auteurs, Stephen King ne s'interroge pas sur le risque de paradoxe temporel ou sur l'immutabilité de l'Histoire. Il se contente de donner à son héros une porte d'entrée unique, le 9 septembre 1958, et d'observer, avec lui, les conséquences de ses actes. À chaque fois que Jake franchit ce seuil vers le passé, la moindre de ses décisions produit des effets palpables dans le présent. Cependant, le simple fait de repartir vers ce 9 septembre 1958 remet les compteurs à zéro et permet à Jake de réparer ses erreurs tant que l'anomalie spatio-temporelle persiste et qu'il est assez vigoureux pour ces cinq années de vie dans le passé. Néanmoins, le voyageur temporel se rend compte, et c'est l'un des leitmotifs de la seconde partie du roman, que l'Histoire a une propension naturelle à se répéter et à diverger vers le pire.

Notons que Stephen King n'est pas le premier à envoyer l'un de ses héros vers le passé à la date du 22 novembre 1963. Avant Jake Epping, c'est un certain Samuel Beckett qui a essayé, sans plus de succès, d'empêcher la mort de John Fitzgerald Kennedy. Personnage principal de la série télévisée *Code Quantum*, il était interprété par le comédien Scott Bakula et se retrouvait, le temps d'un épisode double (diffusé en France sur M6 en 1993), dans la peau de Lee Harvey Oswald jusqu'au jour fatidique.

Enfin, on peut remarquer que Nadine Gassie signe là sa troisième traduction d'une œuvre de Stephen King, après le roman *Histoire de Lisey* (Albin Michel, 2007) et le recueil *Nuit noire, étoiles mortes* (Albin Michel, 2012). Son adaptation française du monstrueux texte original du romancier du Maine se révèle efficace. Le seul minuscule reproche que l'on puisse faire concerne le choix d'utiliser les versions françaises des titres de films, séries télé ou livres cités par Jake, narrateur de ce roman, qui nuisent parfois à la nostalgie tout américaine de ce 22/11/63.

Toujours captivant, même et surtout lorsqu'il délaye son récit en plus de 900 pages, Stephen King sait plonger ses lecteurs dans des univers tout à la fois ordinaires et fascinants. Car, bien évidemment, le voyage dans le temps n'est ici qu'un prétexte permettant au romancier d'évoquer, avec son brio habituel, la nostalgie d'une époque révolue. Cependant, s'il est une morale à tirer de ce livre, c'est certainement que toute action, même si elle peut sembler insignifiante, peut avoir d'incommensurables conséquences, surtout quand on se pique de vouloir jouer avec l'Histoire.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Stephen KING**  
***Docteur Sleep***  
*(Doctor Sleep)*

Albin Michel, novembre 2013,  
587 p., 25 €

Danny Torrance a bien grandi depuis les événements tragiques de l'hôtel Overlook, mais le Don ne l'a pas quitté. Aujourd'hui, il travaille comme aide-soignant dans une maison de retraite et se sert de son pouvoir pour aider les résidents à franchir le seuil de la mort sans peur ni crainte lorsque leur heure est venue. Pour y parvenir, il a dû se battre pour échapper au piège infernal d'une addiction à l'alcool héritée de son père. Danny sait également qu'il n'est pas seul à avoir le Don et c'est presque sans surprise qu'il reçoit l'appel à l'aide de la jeune Abra, âgée d'une dizaine d'années.

Même s'il serait facile de définir *Docteur Sleep* comme la suite de ce roman-culte de Stephen King qu'est *Shining, l'enfant lumière* (Editions Alta, 1979), ce nouveau livre est bien plus que

cela. Certes, on retrouve les survivants de l'hôtel Overlook que sont Wendy Torrance et Dick Hallorann, mais ils n'apparaissent que brièvement, dans les premiers chapitres. Cette entrée en matière permet de suivre l'évolution du Don chez le jeune Danny, car, c'est bien évidemment ce dernier qui intéresse au plus haut point le romancier. Enfant, adolescent, puis adulte, doté de capacités mentales hors du commun, Danny n'est pas un super-héros. Ce n'est qu'un être humain qui, parfois, cherche le réconfort et l'oubli au fond d'une bouteille. Et c'est en dévoilant cette faille que Stephen King parvient à rendre son personnage principal éminemment sympathique.

Comme dans les plus classiques de ses œuvres, le romancier met en scène l'affrontement du Bien, représenté par Danny Torrance, Abra Stone et leurs amis, et du Mal. Ce dernier est, cette fois, incarné par le Nœud Vrai, une confrérie de vampires nomades. Une fois encore, Stephen King crée un adversaire à la mesure de ses héros avec ces suceurs de sang qui n'en sont pas vraiment puisqu'ils se nourrissent du Don que beaucoup d'autres partagent avec Danny et Abra sans le savoir. Il offre à chacun des membres de cette malfaisante communauté une personnalité plus ou moins remarquable, fonction de ses expériences passées, mais c'est forcément leur chef, Rose Claque, qui se révèle être la plus terrifiante de ces vampires, un monstre à visage humain digne du Grippesou de *Ça* (Albin Michel, 1988).

Si le point culminant de *Docteur Sleep* est bien évidemment le duel final qui oppose le duo Danny/Abra à Rose Claque, la lutte que mène Daniel Torrance contre sa dépendance à l'alcool fait intégralement partie de ce récit prenant et totalement maîtrisé par un Stephen King au sommet de son art, même si ce retour du côté du *Shining* est parfois un peu convenu.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Sylvie LAINÉ**  
***L'Opéra de Shaya***

ActuSF, « Les 3 Souhails », avril  
2014, 178 p., 12 €

Trois souhaits, mais quatre textes, deux reprises, deux inédits : ce nouveau recueil de Sylvie Lainé est plus épais que les précédents, et surtout, le texte qui lui donne son titre — un inédit — est nettement plus long (90 p.) que les nouvelles qui sont l'ordinaire de l'auteur. Attention, on commence comme ça, et on finit par de massives trilogies de *fantasy* !

Reconnaissons qu'il n'y a pas, pour l'instant, péril en la demeure. Chacun à sa façon, les quatre textes du recueil sont des récits de premier contact. Pas forcément du premier contact de l'humanité entière avec toute une race extra-terrestre aussi inconnue qu'incompréhensible. Non, aucune espèce, aussi galactique soit-elle, ne peut prétendre à l'homogénéité que cette idée-là du premier contact pré-suppose. Plus grandes sont les distances, plus mauvaises les communications. Et l'humanité spatiale de ce livre semble, récit après récit, communiquer assez mal, et laisser les protagonistes découvrir, à leurs risques et périls, des planètes peut-être déjà visitées, mais lamentablement dépourvues de mode d'emploi.

Un premier contact est une prise de risque. Comme une tentative de séduction : la première déclaration, la première avance, rompt l'équilibre de l'interaction, et, dans l'incertitude des intentions de l'autre<sup>11</sup>, peut mener au pire comme au meilleur. Et il se trouve que c'est le genre de sujet sur lequel

11. Comme toujours, le présent article reflète autant le livre que le regard du critique, qui, en l'occurrence, se trouve être un homme, qui a longtemps considéré les femmes comme des extra-terrestres (et peut-être aujourd'hui encore...)

l'information circule aussi mal entre les individus qu'entre les planètes de la galaxie humaine sous-jacente de Lainé (chaque rencontre étant bien entendu... un cas d'espèce). Dans l'intéressante interview qui figure en conclusion du recueil (menée par Jean-Marc Ligny), l'auteur le dit bien : « Je crois que je parle de tout cela dans tous mes textes : quelle est la part de l'autre qui nous reste inaccessible. »

Il ne faudrait pas croire pour autant que les récits qui composent *L'Opéra de Shaya* tournent tous autour de séductions interplanétaires. N'intervenant par ailleurs que de façon secondaire ou ambiguë, c'est dans le récit éponyme que l'amour joue un rôle de premier plan.

Difficile de trouver l'amour dans « Petits arrangements intra-galactiques », le plus unidimensionnel des textes du recueil : hommage assumé à Sheckley, la nouvelle n'est sensuelle que par la voie du goût, et du dégoût. Et réussit fort bien sa tâche humoristique.

« Grenade au bord du ciel » repose sur une idée déjà vue en SF — l'objectification des sentiments — et les personnages tirent les conséquences de leur découverte avec cynisme et imagination. Je note avec intérêt que ces deux textes, discrètement positionnés au milieu du recueil et effectivement les moins intéressants des quatre (à mon sens), sont ceux qui ont déjà été publiés dans des anthologies. Raison de plus pour acheter le recueil, sa valeur ajoutée est considérable...

Restent les pièces de résistance. Deux récits qui évoquent — entre autres — une même idée : toute identité (individuelle, culturelle, d'espèce) se compose d'une foule d'éléments minuscules et recomposables, qui s'échangent constamment au cours du temps. L'image est directe dans « Un amour de sable », au fil de la brève interférence entre une planète inconnue et un vaisseau d'exploration — racontée des deux points de vue. Sur le thème général de l'incompréhension mutuelle, et des bévues qu'elle implique. Le procédé n'est

pas nouveau, mais le traitement est à la fois méchant et empathique, désespéré et amusant. Bref, de quoi tirer vigoureusement sur les fils de nos émotions, en quelques pages.

Pas autant, sans doute, que « L'Opéra de Shaya ». Je me prends à regretter que le texte ne se soit pas vu attribuer la place d'honneur — en fin de recueil, après les amuse-gueule. En tout cas, je vous recommande de le garder pour la fin de votre lecture, histoire de rester sur l'impression la plus durable. Deux mots de l'intrigue : So-Ann est une voyageuse, dans une société humaine galactique qui se répartit entre ceux-ci et les enracinés, qui ne bougent pas de leur planète et en adoptent les codes rigides. On en voit un exemple dans les premières pages du récit. Si on en restait là, ce serait de la critique sociale, dans l'air du temps, un peu anecdotique. Les choses prennent un tour bien différent quand So-Ann s'envole pour la mystérieuse Shaya, une planète qui n'admet qu'un nombre très réduit de visiteurs, pour profiter de leur patrimoine génétique... Progressivement, l'utopie se transforme en cœur des ténèbres, et même si certains retournements sont prévisibles, jusqu'à la fin, on reste surpris par le récit.

Ici, il y a de l'amour, il y a de la reproduction, il y a de l'échange de code génétique, mais les liens entre les trois composantes de la plus vieille histoire du monde sont gauchis et redistribués. On se prend à vouloir passer plus de temps dans cet univers. A vous d'y rentrer.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Hannu RAJANIEMI**  
***The Quantum Thief***

Gollancz, « Science Fiction »,  
2011, 332 p., £ 7.99

première édition Gollancz, 2010

On trouve à Edinburgh, outre le *haggis* au petit déjeuner, un château médiéval et des hommes en kilt, des autobus de ville à impériale — jusqu’ici rien de bien surprenant — mais qui proposent à leurs passagers un service de connexion wi-fi. Diantre, les Ecossais, qui ont toujours passé pour économes, se mettent en devoir d’économiser le temps, en mettant à profit leurs trajets en transport en commun pour surfer frénétiquement !

Hannu Rajaniemi, résident de la ville, n’est pas Ecossais, mais semble-t-il un homme pressé, et un écrivain pressé. Né en 1978 en Finlande, il étudie les mathématiques en Angleterre, puis soutient un doctorat en physique théorique à l’université d’Edinburgh. Resté dans la ville, il participe à la fondation d’une entreprise de conseil en mathématiques appliquées et continue d’y travailler. On peut toutefois conjecturer que le contrat pour trois romans que Gollancz lui a signé en 2008 a changé sa vie de façon non négligeable.

*The Quantum Thief* est le premier des trois romans<sup>12</sup> consacré aux aventures de Jean Le Flambeur (en français dans le texte). Le personnage est ouvertement inspiré d’Arsène Lupin (*Le Bouchon de cristal* est mentionné dans les premières pages du livre), mais il présente aussi une filiation assez nette avec Gilbert Gosseyn<sup>13</sup> : ses souvenirs sont incomplets, et il passe tout le livre à rechercher des traces de sa vie passée (entre autres).

12. Le troisième, *The Fractal Prince*, vient de sortir (en juillet 2014).

13. protagoniste-pion du *Monde des non-A*, d’A. E. Van Vogt.

Explicitons. Voleur déjà connu (mais nous ne saurons pas trop pour quoi), Jean Le Flambeur se trouve à l’ouverture du roman embastillé à plusieurs millions d’exemplaires dans la Prison du Dilemme, qui fonctionne sur le fameux principe que son nom évoque : si deux prisonniers voulaient coopérer, ils gagneraient un avantage, mais chacun peut gagner un avantage plus grand en s’opposant à son co-détenu — s’il gagne. A ce jeu, la plupart des humains se tirent dans les pattes, et sont globalement perdants. Mieli<sup>14</sup>, servante d’un *pellegrini* (agent des surpuissants Sobornost qui contrôlent l’intérieur du système solaire) vient, à bord de son vaisseau-araignée intelligent le *Perhonen*<sup>15</sup>, récupérer un exemplaire du célèbre voleur, dont sa quasi-divine patronne a besoin pour une mission sur Mars. Mais avant tout, le délinquant utile doit récupérer un stock de ses souvenirs passés, nécessaire assistance à ses talents illégaux. « Cherchez la femme » : point de passage obligé, reprendre contact avec Raymonde, l’amour de sa vie d’avant (peut-être).

La société martienne, l’*Oubliette*, constitue sans doute l’artefact le plus intéressant du livre. La planète est loin d’être entièrement terraformée, et les humains y vivent au sein d’une unique cité, montée sur de gigantesques plates-formes à jambes articulées (H. G. Wells aurait apprécié) qui se déplacent sans cesse. Ceci suppose de constants travaux d’infra-structure, qui sont menés par les *Quiet*, des robots habités par des copies de personnalités humaines. Les habitants de la ville, eux, savent que leurs heures de vie sont comptées — dans l’*Oubliette*, le temps tient littéralement lieu d’argent — et qu’à l’instant programmé de leur décès, ils devront habiter la carapace mécanique des *Quiet*. Jack Vance avait jadis imaginé une telle société, où la temporaire abondance se payait de périodes obligatoires de servitude.

14. « esprit » en finnois.

15. « papillon » en finnois.

Toute la réalité quotidienne des Martiens est augmentée, en ce sens que personnes et objets ne cessent d'échanger de l'information sous forme digitale, l'*exomemory*. Chacun se protège des regards extérieurs par un ensemble de pare-feu informatiques, les *gevulot*<sup>16</sup>. De fait, le statut fragile de la mémoire humaine, et les contre-façons que permet son passage par le support informatique, est un thème important du livre. En ceci ses univers virtuels se distinguent de ceux des années 1970 : ils sont le lieu, non pas des fantasmes individuels, mais de la vie sociale. Le Web est passé par là.

Au cours de l'intrigue, se croisent une multitude d'acteurs, dont certains sont naturellement dissimulés, par exemple les redoutables *cryptarchs*. Comme leur nom l'indique. Il y a des voleurs de données et de personnalités, les *gogol pirates* ; il y a des agents des Sobornost (dont on ne sait jamais exactement pour qui ils travaillent), les *vasilev* ; et ces défenseurs auto-proclamés de l'ordre et de la paix que sont les *tzaddikim*, une confrérie de détectives masqués qui me fait surtout penser à une ligue de super-héros, avec leurs pseudonymes et leurs costumes extravagants. Et, indispensable détective pour faire pièce à l'insondable ruse du cambrioleur de haute volée qu'est Jean Le Flambeur, Isidore Beautrelet, jeune et brillant apprenti du *tzaddik*<sup>17</sup> qui se fait appeler *The Gentleman*.

On peut lire le roman comme guidé par la dualité entre le voleur et le détective. Dualité marquée par une asymétrie de l'information : nous partageons plus souvent les pensées du détective que celles du héros cambrioleur, peut-être à cause de l'amnésie de celui-ci, et tout simplement parce que le lecteur cherche lui aussi à mettre à jour les incroyables stratagèmes du Flambeur, et qu'on ne doit

pas lui gâcher le plaisir. Asymétrie émotionnelle également : Isidore, encore adolescent, croit passionnément à la justesse de sa cause, mais ses intuitions fulgurantes en matière d'enquête policière viennent souvent un temps après les audacieuses initiatives du Flambeur, et surtout ne lui servent à rien dans sa vie sentimentale, passée à la traîne d'une amante dominatrice et capricieuse. Jean Le Flambeur, au contraire, a déjà beaucoup aimé, et beaucoup déçu ses amantes, joue sans cesse le jeu de la séduction (notamment avec le *Perhonen*, en qui il décèle un fond féminin), et se coule sans difficulté dans une multitude de personnalités factices calquées sur les déguisements d'Arsène Lupin<sup>18</sup>. Mais tout ce qu'il accomplit est au profit de son impitoyable maîtresse Mieli, qui le tient au bout d'une laisse virtuelle. Ou du moins le croit-elle...

Soyons francs : le livre démarre de façon un peu hermétique, puis tout se complique. La conclusion est semi-apocalyptique, et j'avoue être bien en mal de vous dire si tous les fils de l'intrigue ont été renoués (même si, comme dans tout bon roman noir, l'affaire criminelle qui sert de point de départ mène à des révélations graves sur les dessous de la société). Bien des lecteurs en conçoivent une réaction de rejet immédiat de Rajaniemi. Je me contenterai de remarquer que la complexité n'est pas toujours intéressante en elle-même, et que quoiqu'en dise en citation de couverture son collègue Charles Stross (Anglais vivant en Ecosse, et initiateur de la carrière littéraire en anglais de notre Finlandais) sur l'air de « il est meilleur que moi à ce jeu », il manque encore pas mal de choses à l'élève pour dépasser le maître. Son inventivité n'est pas en cause, ni ses connaissances techno-scientifiques (qui

16. « frontières », en hébreu.

17. Je ne sais s'il faut voir là une allusion au livre de 1971 d'Isidore Haiblum, *The Tsaddik of the Seven Wonders*, publié en français sous le titre *Le Tsadik aux sept miracles*. [Les trois transcriptions distinctes du terme צַדִּיק correspondent à celles utilisées par les documents respectifs !]

18. Au point que Jean Le Flambeur adopte le pseudonyme de Paul Sernine, alias en forme d'anagramme déjà utilisé par le héros de Maurice Leblanc... et qu'Isidore Beautrelet était le nom du détective opposé à Lupin dans *L'Aiguille creuse* !

d'ailleurs n'interviennent pas outre mesure), mais j'ai eu du mal à m'attacher à ses personnages et au déroulement de l'intrigue. Et on ne retrouvera pas ici l'humour caustique de Stross. Mais pour les lupiniens curieux, et les amateurs de SF qui veulent leur drogue à l'état le plus concentré, cela reste un livre à lire, et une source d'inspiration.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Anna STAROBINETS**

***Je suis la reine et  
autres histoires  
inquiétantes***

***(Perehodnyj vozrast)***

Mirobole Éditions, « Horizons  
Pourpres », mars 2013,  
211 p., 19 €

*Je suis la reine* est un recueil de six nouvelles de longueurs variables qui permet de découvrir l'univers, très inquiétant, d'Anna Starobinets, celle que certains surnomment déjà la reine russe de l'horreur.

Ces véritables contes de la folie extraordinaire plongent le lecteur dans des ambiances angoissantes, voire terrifiantes, sans même avoir besoin de recourir aux icônes du fantastique que sont les vampires ou les zombies. En effet, les nouvelles d'Anna Starobinets se situent dans un quotidien et une normalité qui se mettent plus ou moins rapidement à dérapier.

Des troubles obsessionnels du comportement, un voyage en wagon-lit, une soupe plus très fraîche et un scénariste professionnel sont ainsi les points de départ très ordinaires des nouvelles intitulées « Les Règles », « La Famille », « J'attends » et « L'Agent ». En

dire plus sur le retournement qu'Anna Starobinets fait subir à la situation initiale ne pourrait que gêner la lecture de ces textes parfois très courts, mais redoutablement efficaces, inquiétants à souhait et même effrayants pour certains.

La longue nouvelle qui donne son titre à ce recueil, « Je suis la reine », par sa thématique, qui n'apparaît que progressivement au fil du récit, fait forcément penser à Kafka. Pourtant, tout commence par la description d'une famille normale composée de Marina, la mère, et de ses deux jumeaux de huit ans. Puis, au fil des jours, des semaines et des mois, le fils, Maxime, développe une étrange attitude envers sa mère, sa sœur jumelle et ses camarades de classe. Racontée d'un point de vue extérieur, puis à travers le « Journal de Maxime », l'histoire n'en est que plus sinistre et convaincante, même dans ses outrances.

Quant à « L'Éternité selon Yacha », le dernier texte de cet ouvrage, il n'est pas réellement plus optimiste que les autres, mais il fait preuve d'un certain humour noir qui n'est pas déplaisant. La nouvelle débute par un problème d'arythmie cardiaque qui prend, pour le triste héros qu'est Yacha, des proportions véritablement surnaturelles.

La lecture de *Je suis la reine et autres histoires inquiétantes* est plutôt à déconseiller aux lecteurs angoissés par le quotidien, mais les amateurs de frissons ne peuvent qu'apprécier l'efficacité des textes d'Anna Starobinets, dont les Éditions Mirobole proposeront, en 2015, le premier roman d'anticipation : *Le Dernier Vivant*.

—Philippe Paygnard



*Fantastique***Kôji SUZUKI*****Sadako*****(S.)**Fleuve Noir, avril 2014,  
359 p., 15,90 €

Spécialiste des images de synthèse, Takanori Ando se voit confier par son patron l'analyse d'un étrange fichier vidéo apparu sur internet. Ce film amateur montre le suicide par pendaison d'un homme non identifiable. Au fil des visionnages, Takanori se rend compte que la vidéo évolue. Elle finit par laisser entrevoir le visage du pendu, un certain Seiji Kashiwada, un tueur en série condamné à la peine de mort pour le meurtre de quatre fillettes, douze ans plus tôt, et dont l'exécution a eu lieu peu de temps auparavant.

Souvent comparé à Stephen King, Kôji Suzuki est essentiellement connu, en France, pour sa trilogie *Ring*<sup>19</sup> publiée au Japon entre 1991 et 1998. Débutée comme une histoire d'horreur, avec une cassette vidéo maudite qui tue ceux qui la regardent, cette saga se termine à la manière d'un thriller d'anticipation avec un virus menaçant l'avenir de l'humanité. L'originalité et l'exotisme de *Ring* lui ont permis de conquérir une audience internationale à travers ses diverses traductions (dont française chez Pocket en 2002) et déclinaisons en manga (cinq volumes parus en France dans la collection Génération Comics de Panini) ou sur petit et grand écrans (une dizaine de versions, remakes hollywoodiens compris).

Depuis le succès de *Ring*, le public français n'a eu que des échos lointains de la production de Kôji Suzuki. Il a pu ainsi retrouver quelques courtes histoires

orbitant autour de *Ring* réunies dans un très opportun *Ring Zéro* (Pocket, 2003) et une nouvelle plongée dans l'angoisse avec *Dark Water*<sup>20</sup> (Pocket, 2003). Si l'on excepte une « Croisière sans retour », adaptation télévisuelle d'une nouvelle du romancier nippon, diffusée en 2007 dans le cadre de la seconde saison *Masters of Horror*, Kôji Suzuki semblait avoir complètement disparu du paysage littéraire fantastique.

Pourtant, tout comme Stephen King retournant régulièrement sur ses terres de Castle Rock, Kôji Suzuki revient, avec son dernier livre dans l'univers de Sadako Yamamura. Les cassettes vidéo, même maudites, n'étant bien évidemment plus d'actualité, c'est par l'intermédiaire d'un fichier numérique qu'il nous fait pénétrer dans son monde. Il reprend le schéma classique de l'enquête, avec Takanori Ando dans le rôle de l'investigateur, pour un récit qui est loin d'être déplaisant, mais qui donne bien souvent l'impression d'avoir été uniquement écrit dans le but d'être adapté au cinéma ou à la télévision. En effet, plus encore qu'avec les autres romans du cycle *Ring*, les mots de Suzuki ont ici un grand besoin d'images.

On peut d'ailleurs noter que ce manque flagrant aurait pu être comblé par le réalisateur nippon Tsutomu Hanabusa qui a signé, en 2012, un *Sadako 3D*, puis un *Sadako 3D 2*, l'année suivante. Mais, ces deux longs-métrages, inédits en France, ne méritent vraiment pas le titre d'adaptation, tant ils s'éloignent du texte original de Kôji Suzuki. Leurs scénarios simplifient drastiquement l'intrigue du livre, effaçant bon nombre de personnages et ramenant sur le devant de la scène, et en trois dimensions, le fantôme de Sadako dans la version popularisée par le film *Ring* d'Hideo Nakata (1998).

Le nouveau roman de Kôji Suzuki fait donc tout naturellement le lien entre les précédents ouvrages qui ont participé à la création de la mythologie *Ring*, mais il n'en constitue certainement pas la

19. Le premier volume, *Ring*, a été chroniqué dans KWS n° 44 ; le deuxième, *Double Hélice*, dans KWS n° 46.

20. Ces deux recueils ont été chroniqués dans KWS n° 48.

conclusion. En effet, même arrivé au terme des quelque 350 pages de ce livre, il reste plusieurs questions sans réponse et certains mystères non élucidés qui laissent penser que *Sadako* est bien loin d'être l'ultime épisode de cette malédiction virale.

Bien moins surprenant que *Ring* (avec sa cassette vidéo maudite) et beaucoup moins novateur que *La Boucle* (avec son virus du cancer métastatique humain), *Sadako* apparaît au final comme un étrange mélange de retour vers le passé et de projection vers le futur. Ainsi, Takanori Ando renvoie à la trilogie passée puisqu'il n'est autre que le fils de Mitsuo Ando, personnage central de *Double hélice*, second des trois chapitres du *Ring*, faisant le lien entre hier et aujourd'hui. Quant à Akané Maruyama, la fiancée de Takanori, elle est visiblement sous-exploitée, surtout lorsque le mystère de ses origines est dévoilé et que l'on se doute que sa récente maternité n'est pas totalement naturelle. Cet enfant à naître porte peut-être en lui les germes du futur.

En publiant *Sadako* et surtout en rééditant l'intégrale de *Ring* en un volume, Univers Poche, via ses filiales Fleuve Noir et Pocket, offre une occasion de découvrir ou de redécouvrir cet auteur obsédant qu'est Kôji Suzuki. Et, s'il faut choisir entre les deux, autant privilégier la trilogie originale, et ses quelque 1040 pages, qui reste plus prenante et plus intrigante que cette suite que l'on peut réserver aux fans du « Stephen King japonais ».

—Philippe Paygnard

*Fantasy*

## **Jo WALTON** ***Among Others***

Tor Books, janvier 2011, 304 p.

Edition française : *Morwenna*,  
« Lunes d'Encre », Denoël, 2014.

A première vue, Jo Walton fait partie de ces auteurs issus du fandom, nourris d'abondantes lectures du genre, et qui plaisent naturellement beaucoup aux fans. D'où, peut-on penser, le Prix Hugo qui a couronné ce livre, et l'actuelle vogue de l'auteur.

Mais rien n'est jamais aussi simple.

Le roman se présente comme le journal de Morwenna — les épisodes sont découpés en journée, le récit porte souvent sur la journée précédente, avec des irrégularités de découpage attribuées au manque de temps pour écrire... Morwenna est une adolescente précoce et boulimique de lecture, mais surtout, c'est une fée en devenir ; elle parle (en gallois) aux arbres et aux divers esprits de la Nature, elle jette des sorts pour effacer du monde les objets menaçants (comme une usine très polluante), et surtout, elle mène une lutte à distance mais désespérée contre sa mère, qu'elle voit comme une sorcière maléfique.

Dès le début du livre, on sait que Morwenna avait une sœur jumelle, morte dans des circonstances qui seront éclaircies plus tard, et qu'elle-même est obligée de marcher avec une canne à cause d'un accident. Mais elle est heureuse d'être envoyée en pension, loin de sa mère haïe, et aux bons soins d'un père qu'elle ne connaît guère — il a déserté sa famille — mais qui, divine surprise, est lui-même un avide lecteur de SF. Les livres qu'il lui prête (ou accepte de lui acheter) l'aident à supporter cette nouvelle école qu'elle méprise en son for intérieur, mais ce qui la sauve, et lui

fournit une vie sociale, est le cercle de lecture SF dans le village voisin, où elle va découvrir une fois par semaine une brochette de personnages aussi décalés qu'elle, et parfois sur la même longueur d'onde. Et une bonne partie du récit (avant et après la rencontre avec les camarades lecteurs) est consacrée à la description des livres que lit Morwenna, à un rythme très soutenu.

On pourra se demander de quelle catégorie ce livre relève vraiment. En surface, la présence des lutins et de la magie en fait de la *fantasy* — impression renforcée par l'ambiance celtique ; Morwenna (les bretonnants reconnaîtront Mor Gwen) revient souvent dans sa famille préférée, ses grands-parents, au Pays de Galles, et elle s'y replonge dans un paysage à la fois familier, magique, et modelé par l'industrie autant que par la nature. Mais un doute subsiste toujours sur les éléments surnaturels relatés par la narratrice, qui pourraient n'exister que dans sa subjectivité ; le monde extérieur est exactement celui que nous connaissons ; et de ce point de vue, le livre relève du fantastique, et répond à la définition todorovienne du genre.

Cependant, tout en lisant Tolkien (en se plaignant qu'il ait inventé des choses, et déformé la réalité du Petit Peuple), Morwenna lit énormément de SF, Le Guin, Delany, Zelazny, Vonnegut, Dick, Tiptree, mais aussi Heinlein — auquel elle se réfère quand elle se pose des questions sur sa vie sentimentale, sans toutefois lui conférer le statut de guide spirituel ! On peut dire que la logique qui guide la démarche de Morwenna, qui se pose beaucoup de questions sur sa vie, sur les gens (toujours un peu inquiétants), et sur la réalité de la magie, est celle d'une lectrice de SF, toute imprégnée de méthode scientifique. En ce sens, si le livre ne relève pas de la SF, il joue le rôle d'un essai sur la SF, catégorie mémoires personnels.

L'affaire est-elle entendue ? Objection votre Honneur ! Où Jo Walton a-t-elle réussi de façon imparable ? Où a-t-elle

touché le cœur de sa cible émotionnelle ? Dans la déchirante nostalgie d'une enfance envolée : « I don't miss my childhood toys, I miss my childhood », dit la narratrice. Et la mort de sa sœur jumelle est la mort symbolique de son enfance, traduite en termes concrets par son passage du cadre familial à un orphelinat (à peine évoqué) puis à la pension où l'envoient les sœurs de son père — père qui n'avait guère vécu avec ses enfants. En lisant ses souvenirs, je ressens bien entendu un intense sentiment de renvoi à mon propre vécu, moi qui me suis mis à lire de la SF de façon intensive un peu avant — 1974 au lieu de 1979 — avec un mix d'auteurs un peu différent, en raison notamment de l'effet de filtre de l'édition française (puisque alors je lisais des traductions) — mais avec les mêmes effets émotionnels et relationnels. Sans aucun doute, une bonne partie de la force du livre, surtout auprès des amateurs de SF, réside dans cette mise en abyme de la nostalgie, dans ce miroir qu'il nous tend, dans ces aspects autobiographiques que Walton récuse en ouverture du livre en affirmant « I've found that writing what you know is much harder than making it up (...) there was never such a year as 1979, no such age as fifteen, and no such planet as Earth. » Et comme on ne la croit pas une minute, on devrait ranger ce roman, poliment mais fermement, sur l'étagère de la littérature générale, nourrie de SF, comme Iain Banks a pu la pratiquer.

Pardonnez ma marotte classificatrice. Retenez que ce livre se lit d'une traite, avec délices, et enseigne une leçon que je ne peux m'empêcher de longuement savourer : si la *fantasy* est le royaume de l'enfance, le pénible passage vers l'âge adulte qu'on appelle adolescence est accompli de façon diablement plus efficace avec l'aide de la science-fiction.

—Pascal J. Thomas

Essai

**1940 Et si la France  
avait continué la  
guerre...  
Essai d'alternative  
historique**

Dirigé par Jacques Sapir, Franck  
Stora, Loïc Mahé

Tallandier, 2010, 588 p., 26 €

Le temps passe, et on oublie (autant être honnête : les années passent et j'oublie) de rendre compte dans *KWS* de choses pourtant bien intéressantes. Comme cet ouvrage, qui ne relève pas tout à fait de la SF selon Pierre Versins, c'est-à-dire de la Conjoncture Romanesque Rationnelle, faute en partie de romanesque, quoique... Disons que l'on est plus près de la *Counterfactual History* que de l'uchronie romancée. Mais que cela reste largement dans le champ de ce qui intéresse *KWS*. De ce qui m'intéresse en tout cas.

La préface explique largement la genèse du projet, et on peut la gloser quelque peu ici à partir de données qui lui sont extérieures : d'un point de vue technique le travail collaboratif à partir d'un site, avec une présence assez massive d'amateurs de *war game* dont le caractère pointilleux jusque sur les boutons de guêtres assure la véracité des détails, la plausibilité des événements écrits, en gros (pas seulement, certes) l'exactitude des forces militaires en présence, puis la rédaction d'un récit collectif, sans mention des auteurs spécifiques de telle partie, paragraphe ou phrase, chose rare vu les mœurs universitaires dans les disciplines pouvant être concernées, et méritant d'être notée – la structure est celle d'une chronologie, jour par jour, parfois heure par heure. D'un point de vue historique et narratif cette fois, c'est

l'exploration d'un pont-aux-ânes de l'uchronie, la Seconde Guerre mondiale, mais en l'occurrence la polarisation sur quelque chose de très cuisant d'un point de vue français, de très encombré de mythes aussi, qu'il devrait être très tentant de rectifier symboliquement, à savoir la défaite de 1940, pourtant assez peu explorée. On a déjà vu cela, certes, et l'on peut avoir le souvenir d'un *Appel du 17 juin* très maréchaliste<sup>21</sup>, ou l'on peut exhumer un court texte, dû à un officier d'abord tchécoslovaque puis français via Londres, racontant au milieu des années 1950 une campagne de 1940 à coups de bombes atomiques (des deux côtés) sans d'ailleurs trop se soucier des résultats au moins locaux en, termes de radiations<sup>22</sup>... On pourrait ajouter des offensives gaulliennes, à travers la Belgique en 1939, sans résultats très positifs d'ailleurs<sup>23</sup>, ou aussi précoce mais plus probante<sup>24</sup>.

Reste qu'au regard de l'enjeu, d'une part la récolte est mince, d'autre part le point de divergence, à l'exception certes notable de l'Appel ci-dessus évoqué, semble devoir être assez antérieur au printemps 1940, pour ne pas amener face à l'Allemagne hitlérienne une France telle qu'elle était réellement vers la fin du printemps 1940. Question de plausibilité car à ce moment-là, pour le sens commun, les jeux sont faits. Mais peut-être est-ce une erreur. Après l'effondrement, quatre ans de propagande pétainienne intensive sur les causes de la défaite, dès auparavant divers mépris et par la suite différents règlements de comptes avec le passé, ont fixé l'idée d'une armée globalement incapable, que ce soit, selon

21. André Costa, Paris, Lattès, 1980.

22. Ferdinand-Otto Miksche, « Analyse d'une bataille atomique », *Revue de Défense Nationale*, n°3, 1955, p. 272 à 289.

23. Anonyme, « Un mot pour un autre », *Revue de Pataphysique*, 16 IX 1995, cité par Eric Henriot, *L'Histoire revisitée. Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, Amiens, Encrege, 2e éd. Augmentée, 2004, p. 212.

24. Claude F. Cheinisse, « Les jeux et les désirs », *Passe Temps* n°1, mai 1986, réédition en vue dans un volume d'actes de colloque consacré à l'uchronie.

les lubies de chacun, à cause de soldats ne voulant pas se battre, d'une pure et simple trahison des chefs ou d'un sous-équipement dus aux politiques antérieures et en particulier au Front populaire : la liste n'est pas limitative et peu important dans le premier cas les morts et blessés face à l'offensive allemande, très comparables à ceux des premières semaines de 1914, dans le deuxième cas le fait que les ennemis de la démocratie rêvant de putsch imaginaient de façon fort logique de dernier comme lié à une victoire militaire et furent fort étonnés d'être portés dans l'entourage d'une dictature composite par une défaite, dans le troisième, relayé par exemple naguère à la tribune de l'Assemblée nationale par M. Fillon, fort mal inspiré<sup>25</sup>, que 1936 corresponde justement la relance de l'armement français, sacrifié les années précédentes<sup>26</sup>, avec à partir de là des choix sans doute discutables mais ayant pour résultat un matériel lequel, associé à celui des alliés britanniques, aurait tout à fait pu affronter celui de l'ennemi s'il avait été prévu de l'utiliser au mieux.

En fait, quelque chose était possible. Peut-être pas une victoire immédiate, mais quelque chose ayant de fortes potentialités narratives. Et cet ouvrage le montre, sans miracle, ni coup de baguette magique. Sans victoire immédiate comme il vient d'être dit, en continuant la guerre comme le précise le titre et non en prétendant la gagner. Sans changements dans le matériel, ni même vraiment dans sa doctrine d'utilisation. Et en suivant une politique qui avait été prévue, même esquissée, puis abandonnée au bénéfice de la ligne qui, dans la réalité, mena à Vichy : le gouvernement devait bien partir de métropole, la guerre continuer depuis l'empire colonial. Un bateau fut même préparé et partit de Bordeaux, le *Massilia*, mais sans l'exécutif, et Vichy fit

condamner pour désertion une partie de ceux qui arrivèrent à son bord en Afrique du Nord, comme Pierre Mendès France, puisqu'ils avaient voulu continuer la guerre. Ces faits sont bien connus, on oublie simplement le plus souvent de signaler que la traversée de la Méditerranée n'aurait pas été réservée aux politiques, et que la continuation de la guerre supposait qu'ils soient suivis par la plus grande partie possible de l'armée. Mais des protagonistes, et non des moindres, en avaient parfaitement conscience, y compris après coup. Ainsi, dans un discours devant l'assemblée consultative qu'il avait mise en place à Alger, de Gaulle s'écria le 19 janvier 1944 : « C'est l'Empire qu'il fallait ériger en réduit, en place d'armes, en base de départ. A l'échelle de cette guerre, la Marne, c'était la Méditerranée ! »<sup>27</sup> Et Churchill, dans ses mémoires, note que « Les décisions qui, le 16 juin, marquèrent la chute de la France, furent en balance une douzaine de fois et chaque fois la décision ne tint qu'à un cheveu » puis que « Le gouvernement français se serait retrouvé en Afrique du Nord. », que les forces anglaises et françaises disponibles auraient permis de tenir « tout le rivage nord-africain [qui] aurait été nettoyé des forces italiennes », et de contre-attaquer sur ces bases. Il est vrai que Churchill avait au contraire dit en janvier 1944 au général Georges, qui s'en est ensuite fait l'écho au procès de Pétain : « que le refus du gouvernement français de partir pour l'Afrique en 1940 avait peut-être en fin de compte tourné pour le mieux », mais il l'a qualifié ensuite de « réflexion en l'air » qui « ne représente pas l'opinion mûrement réfléchie que je me suis faite sur cette affaire pendant la guerre et depuis ». En tout cas, on a là dans les écrits de Churchill le point de départ du

25. « La défaite de juin 1940, selon François Fillon », *Le Monde*, 4 octobre 2002, p. 7.

26. Robert Frank, *Le Prix du réarmement français, 1935-1939*. Paris : Publications de la Sorbonne, 1982.

27. Charles de Gaulle, *Discours et messages I Pendant la guerre juin 1940-janvier 1946*, Paris, Berger-Levrault, 1946, rééd. Paris, Plon, 1970, p. 351, pagination d'après l'édition du Club français du livre.

volume qui nous intéresse. Avec quelques nuances, Churchill tirant quelque peu la couverture à lui pour sa « spéculation dans le royaume des ombres », imaginant comme point de divergence que Paul Reynaud tienne « au-delà du 16 juin », que lui-même arrive le lendemain avec une délégation « armée des pleins pouvoirs pour parler au nom de la nation britannique », affronte les défaitistes intéressés, s'appuie sur les présidents de la République et des deux Chambres, ainsi que sur « cette équipe résolue qui se groupait derrière Reynaud, Mandel et de Gaulle »<sup>28</sup>. Et ne se demandant guère comment Reynaud aurait pu se montrer plus ferme.

Là, le jeu uchronique du présent ouvrage, parfaitement assumé comme tel, est poussé jusqu'à la petite cause porteuse de grands effets, et l'on se passe du *deus ex machina* de l'intervention politique anglaise, même si son appui n'est pas négligé. La maîtresse du président du Conseil est tuée dans un accident d'automobile, non pas alors que le gouvernement est repliée à Bordeaux, mais place de la Concorde, le 6 juin 1940. Fin d'une influence délétère, et un conseiller avisé disant à Reynaud qu'elle n'aurait pas voulu le voir abandonner les responsabilités de l'Etat. Les tenants de la fermeté en sont confortés. Mandel, Reynaud, de Gaulle et Blum, oublié par Churchill peut-être pour des raisons de politique intérieure, forment un attelage qui n'est qu'en apparence disparate. A Tours, l'offensive des défaitistes tourne court, et ce sont sans doute là les pages les plus jubilatoires du livre : durant un conseil des ministres de nuit, Pétain ou Chautemps tempêtent, mais ils se voient opposer les arguments qu'on aurait dû leur opposer, et pour Pétain tout simplement une accusation de haute trahison, un peu prématurée ou prémon(i)toire par rapport à la suite de l'Histoire, mais juridiquement fondée. Blum, Zay et

d'autres entrent au gouvernement, le premier comme vice-président, comme Mandel qui garde par ailleurs l'Intérieur. De Gaulle est ministre de la Guerre. Pétain est victime d'un AVC, ce qui règle son cas. L'Histoire peut continuer. Il ne s'agit pas de vaincre, mais d'organiser méthodiquement une longue bataille de retardement, pour faire passer la mer au plus possible de troupes et d'équipement militaires (et aussi productifs). Darlan à la tête de la flotte, suit parfaitement : le futur dauphin de Pétain dans notre réalité était jusque-là classé parmi les « durs » : son opportunisme à courte vue l'a fait changer de camp, entraînant la flotte, montrant comme le note Churchill « combien sont vains les calculs de l'égoïsme humain »<sup>29</sup>. La bataille de retardement, jusqu'au 7 août, est dure, coûteuse en vies. Le livre la détaille. Une partie du public peut se passionner pour ce *kriegspiel*, relevant parfois de la bataille navale suivie minute par minute, indigeste pour d'autres, qui s'intéresseront bien davantage aux manœuvres politiques, aux articles de presse inventés et aux faux discours, tous plus vrais que nature, à l'engagement des républicains espagnols et aux raisons pour lesquelles il est loin de mécontenter Franco, à la stratégie de Roosevelt, le transfert des collaborateurs belges potentiels, judicieusement embastillés, dont Degrelle, ou le fait que dans une France où la Résistance clandestine se développe sans délai (il n'y a pas de collaborationnisme officiel et légal) l'administration n'étant pas laissée en place, Jean Moulin, ancien préfet, n'aura pas le sort glorieux et tragique que nous lui connaissons, même s'il cherche à joindre Alger où il pense qu'on aura besoin de hauts fonctionnaires comme lui – en revanche, Hitler trouve bien des Flandin, des Laval, des Déat, pour gouverner selon ses vœux et accessoirement selon leurs haines recuites.

Mais l'essentiel du livre reste consacré à des opérations militaires, batailles en mer Egée, conquête par les Français et les

28. Winston Churchill, *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Plon, rééd. Genève, Rencontre, 1965, tome 2, livre 1, ch. X, p. 233-235.

29. Ibid. ch. XI, p. 242.

Anglais de la Libye, de la Sardaigne : dans ce dernier cas, on peut d'ailleurs toucher du doigt les limites de la construction collective et du regard « fana-mili », l'oubli du politique, des héritiers du Parti sarde d'Action, l'existence en particulier d'un exilé<sup>30</sup> qui dans notre réalité joua un rôle non négligeable dans la « diplomatie clandestine »<sup>31</sup>, entre « fronts et frontières »<sup>32</sup> : lacune minime, parfaitement explicable, mais emblématique. S'y ajoute la bataille d'Angleterre ou, à la veille de la Saint-Sylvestre 1940, les projets allemands de reconquête de la Sardaigne. Avec un esprit moins kriegspielesque, on préférera sans doute partir chercher au milieu de tout ceci le détail des mises à la retraite d'office par de Gaulle, les ergotages d'ambassadeurs plus attachés au protocole qu'à ce qui devrait être leur mission, la restructuration de l'agence Havas par un certain Pierre Brossolette, les grenouillage des collaborationnistes, la répression sanglante par l'occupant des manifestations patriotiques du 11 novembre, les développements sur les problèmes de légitimité et de légalité du gouvernement français d'Alger avec jeu d'abord sur les souplesses des lois constitutionnelles de 1875 puis devant les nécessités de l'heure comité de révision présidé par René Cassin et institutions provisoires dont certains aspects rappellent la IV<sup>e</sup> République non telle qu'elle fut mais telle qu'elle aurait dû être. Ou les apparitions de Michel Debré en jeune secrétaire du comité venant d'être cité, de Pierre Dac dans un rôle peu différent de celui qui fut le sien à Radio-Londres, mais plus tôt, l'expatriation clandestine ayant été à la fois plus évidente et plus simple, de Mauriac grand éditorialiste, ou d'Antoine de Saint-Exupéry à la fois ruant dans les brancards, acceptant un rôle d'instructeur d'aviation

et dans ce rôle bavardant avec le lieutenant Pierre Mendès France, à propos de bombardiers « sur la route de Louviers » — la circonscription dont le second était député.

On le voit, une idée de base à la fois intéressante et réaliste, une démarche de *counterfactual history* éclairant le réel en montrant ici qu'il n'était pas la seule solution possible, des éléments narratifs classiques en uchronie, clins d'œil compris, énormément de *kriegspiel* ce qui enchantera les uns et assommera les autres, mais dans la masse des pages de quoi contenter ces autres... et pour tous de quoi intéresser au volume suivant, puisque la fin de celui-ci ne correspond pas à une logique du récit, à un aboutissement provisoire de l'Histoire, mais seulement au 31 décembre 1940 à minuit, avec des suspenses volontairement ménagés : le projet a été mené à terme, il a ses limites, vise un public qui est en partie le reflet de celui qui s'est lancé dans l'écriture collaborative sur le site qui l'a préfiguré, même s'il peut en intéresser un autre, plus large, dont celui de KWS est peut-être susceptible de fournir une petite portion.

—Eric Vial

30. Patrizia De Capitani Bertrand, Christophe Mileschi, Éric Vial (dir.), *Emilio Lussu (1890-1975). Politique, histoire, littérature et cinéma*, Grenoble, MSH-Alpes, 2007.

31. Emilio Lussu, *Diplomazia clandestina*, Florence, La Nuova Italia, 1956.

32. Joyce Lussu, *Fronti e frontiere*, Milan, Mursia, 1971.

**KWS**

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France

[pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr](mailto:pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr)

virements bancaires, PayPal:  
nous consulter.

Les numéros 1 à 72 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).